

CAUSERIE ARTISTIQUE

LUCA GIORDANO — SALVATOR ROSA



ÉLÂS! mesdemoiselles, maintenant elle est sonnée l'heure de la décadence italienne ! En vain les Mécènes se multiplient, en vain les foules enthousiastes se précipitent au-devant de toute étoile qui se lève dans le firmament de l'art, l'acclament et l'encensent. Ce sont les hommes qui font défaut ! Mais, qui sait ? cette acclamation toute prête, cet or qui ruisselle sur les toiles, avant qu'elles ne soient achevées, aide à la décadence, peut-être, au lieu de la conjurer ? En effet, à moins d'avoir un caractère trempé comme celui du vieux Michel-Ange, quel artiste pouvait résister à la séduction ? quel artiste pouvait, — repoussant l'or et la gloire qui venaient, avant l'heure, — s'enfermer dans l'ombre et la médiocrité pour travailler péniblement, consciencieusement ?

Tandis qu'il aurait appliqué toutes ses facultés à la poursuite de l'idéal, et toutes ses forces à l'impression d'une pensée sur sa toile, un autre, deux autres, dix autres, auraient séduit les yeux avec de la peinture facile, brillante, superficielle et sensuelle, et auraient tenu le sceptre dans le domaine de l'art, frayé avec les princes, et gagné des palais.

Aussi ne se trouva-t-il pas d'anachorète de la peinture, et chacun courut-il sus aux honneurs et à la fortune. De tous côtés, les maîtres de l'école romaine — celle qui avait centralisé les débris des autres écoles italiennes et qui survivait au milieu des ruines par la toute-puissante protection des papes et des cardinaux — de tous côtés, dis-je, ces maîtres faisaient du maniéré, du précieux, du joli. Tandis que le Bernin bâtissait des édifices à l'allure théâtrale, Carle Maratta et Pietre de Cortone les décoraient.

Je vous ai déjà parlé de ce dernier, mesdemoiselles, et cette étude me dispensera de m'appesantir davantage sur une époque douloureuse de l'art. Fermons donc ce cycle de la grande époque de l'art italien, et levons les yeux vers un autre

horizon ; pas avant, toutefois, d'avoir évoqué le souvenir d'un homme extraordinaire dont l'œuvre fut comme une variation brillante sur le thème du passé, et dont le surnom caractérisa bien la valeur : Luca Giordano, dit « Fa presto. »

Comme Luca Giordano est né à Naples et a pris des leçons de Ribera, on le classe quelquefois parmi les peintres de l'école espagnole, et plus souvent encore parmi ceux de l'école napolitaine, qui ne fut, d'ailleurs, qu'un rameau de l'arbre espagnol. Mais il ne me semble pas juste de classer les peintres d'après le lieu de leur naissance. C'est à l'école romaine que je rattache *Fa presto*, car dès qu'il fut libre de sa destinée et de ses inspirations, il oublia les rudes enseignements de Ribera pour se jeter à corps perdu dans l'imitation de Pietre de Cortone, auquel il demanda une seconde initiation artistique. Les « grandes machines » où s'enlèvent et s'enveloppent les personnages allégoriques, jetés avec brio, hardiesse et adresse ; les compositions populeuses et mouvementées, que l'on pourrait appeler peintures à grand orchestre, les couleurs claires et chatoyantes, le possédèrent tout entier. Il passa en revue, pour ainsi dire, toutes les écoles du nord de l'Italie, et se passionna tour à tour pour les Florentins, les Bolognais, les Vénitiens. Doué d'une prodigieuse facilité d'assimilation, d'une rapidité de main incomparable, il imitait tour à tour tous ces maîtres, à s'y méprendre. Le nombre de ses ouvrages est incalculable, et beaucoup sont attribués à d'autres maîtres. Luca Giordano est fort déprécié aujourd'hui ; trop, selon moi. Une organisation comme la sienne eût produit des merveilles, dans un autre temps. Parfois, il m'est arrivé de considérer certaines de ses compositions avec étonnement et avec regret, et de me dire : « Si gros comme un grain de sénévé du génie de Michel-Ange fût entré dans le cerveau de Giordano qu'aurait-il pu faire ? » Et cependant, il ne fit rien pour la postérité ! et cependant, après avoir étonné les yeux pendant soixante ans de sa vie, et surpris les générations durant deux siècles, il n'a ni produit ni laissé une impression !

Cela confirme une opinion que j'ai déjà émise, mesdemoiselles : à savoir que la valeur des œuvres d'art est généralement en raison directe du temps et du travail qu'elles ont coûtés. Quel monde de sensations et de pensées ne suscitent pas les créations immortelles des poètes qui ont écrit le *Discours sur l'Histoire universelle*, le *Cid*, *Athalie* ! qui ont peint les fresques du *Campo-Santo*, le *Jugement dernier*, la *Madone de Saint-Siate* ? taillé la *Polymnie* et le *Moïse*, fait chanter aux instruments et aux voix humaines les chefs-d'œuvre de la musique ? Eh bien ! parmi les producteurs de ces trésors du génie humain, comptez ceux que l'on aurait pu surnommer « *Fa presto* ! »

Non ! les grandes œuvres sont comme des mines où l'auteur a enfoncé toute une génération de pensées et de sentiments. Le spectateur ravi les y découvre une à une et un à un... et plus il semble que la mine soit inépuisable, plus il a fallu de temps au créateur pour y accumuler les richesses.

Luca Giordano est le dernier peintre italien dont je vous parlerai, mesdemoiselles. Aussi bien est-il le seul qui fut une personnalité puissante, après le Cortone, dans cette Italie qui de jour en jour devait descendre plus bas sur la pente de la décadence, tandis que les autres nations européennes se passaient le flambeau du génie artistique.

Il naquit à Naples, en 1632, et y mourut en 1705, après avoir tenu le sceptre depuis sa première jeunesse jusqu'à sa mort, brillé et triomphé à Rome, à Florence et en Espagne ; après avoir achevé la perte de l'art italien, commencé celle de l'art espagnol, et acquis des richesses immenses. C'est à son père, marchand de tableaux, avaré et cupide, qu'il dut son surnom. Ce marchand exploitait à outrance, paraît-il, le talent de Luca. Il le suivait partout, ne le quittait jamais, ne lui permettant pas d'interrompre son travail même pour prendre ses repas, et lui répétant sans cesse : — « *Luca, fa presto ! fa presto !* » (fais vite !)

Maintenant, mesdemoiselles, je vais vous conduire à Naples, où vous avez vu mourir l'infortuné Dominiquin, où règnent des artistes spadassins qui s'imposent autant par la terreur que par le talent. Cette école napolitaine, d'ailleurs, est le chaînon naturel qui relie l'Italie à l'Espagne. Lanfranc, qu'on y rallie, était un pur Italien, né dans la même patrie que Léonard de Vinci, Corrège, Mantegna, et, ayant eu les Carraches pour maîtres. Rien d'espagnol en lui donc, si ce n'est le caractère farouche et violent. Ribera, qu'on y place, n'avait, au contraire, rien d'italien : son naturalisme d'une sauvage énergie est tout espagnol. Salvator Rosa représenterait à lui seul l'école napolitaine, s'il fallait, pour analyser cette école, procéder par élimination.

Mais Salvator est une individualité puissante, mesdemoiselles, qui fut ce qu'il devait être, indépendamment du temps où il vécut. Un siècle plus tôt comme un siècle plus tard, il eût été Salvator Rosa, un fier génie qu'aucun maître ne devait former, qu'aucune influence ne devait soumettre. Né dans la plus humble condition, bientôt orphelin et chargé de famille, sans ressources, sans talent encore, car il maniait la brosse comme un peintre d'enseignes, ayant appris le peu qu'il savait de

peinture, de son oncle Greco et de son beau-frère Francanzani, qui étaient d'obscurs peintres de la campagne de Naples, Salvator entreprit de se faire une fortune et un nom. L'existence aventureuse qu'il mena, ses rencontres romanesques et dramatiques, son orgueil, sa misère, son audace et la bizarrerie de son esprit attirèrent bientôt l'attention.

Il peignait des paysages, des scènes de genre, où se rencontraient les paysans calabrais, les brigands des Abruzzes, les moines mendians et les chevaliers caparaçonnés de fer ; allant chercher ses modèles par monts et par vaux, dans les campagnes et dans les carrefours, le long des rives accidentées de l'Adriatique ou dans les cavernes et dans les taverne. Bohémien, s'il en fut jamais, dans l'acception toute moderne que l'on a donnée à ce mot, bohémien par caractère et par nécessité, vivant au jour le jour, et faisant vivre de même sa famille, dont la mort prématurée d'Antonio Rosa, son père, l'avait fait l'unique soutien.

Il ne faut pas croire, mesdemoiselles, qu'en ce temps où les arts étaient si magnifiquement appréciés, tous les artistes faisaient fortune. Que non pas ! En ce temps-là, comme en tous les temps d'ailleurs, il y avait de bons et de mauvais peintres, et ces derniers étaient dans la misère. Greco, l'oncle de Salvator, le frère de sa mère, végétait dans la plus humble et la plus obscure situation. Francanzani, son beau-frère, qui était aussi peintre, en vint à jeter la palette et les pinceaux aux orties, à prendre l'escopette et... à aller dans la montagne, comme on dit en Calabre, par euphémisme... D'aucuns prétendent que Salvator lui-même... mais chut ! rien n'est prouvé à cet égard, et puis un peu de brigandage ne déshonorait pas en Italie.

Mais tandis que *Salvatoriello*, comme on l'appelait, vendait, pour quelques deniers, à des brocanteurs les peintures qu'il faisait sur de méchants bouts de toile ou même sur des morceaux de papier, car il était souvent trop pauvre pour acheter de la toile, le chevalier Lanfranc, au comble de la gloire, de la fortune et des honneurs, Lanfranc, le peintre des coupes, régnait à Naples et y menait un train de prince. De Lanfranc à *Salvatoriello*, quelle distance alors ! L'un grand seigneur, l'autre lazzarone. La destinée devait les rapprocher pourtant. Un jour Lanfranc, passant dans une ruelle de Naples, remarqua une peinture étrange, suspendue à l'étalage d'un brocanteur. C'était quelque chose de violent et de fier, de sauvage, de bizarre, d'étonnant. Il fit arrêter son carrosse, demanda à voir le tableau de près. Ce tableau représentait un désert aride et sinistre. Au milieu, sous un buisson, un enfant maigre et hâve se tordait dans les angoisses de l'agonie ; au fond, une femme s'éloignait dans une attitude désespérée : c'était Agar s'enfuyant pour ne pas voir mourir son fils. Lanfranc trouva la composition saisissante et l'exécution touchée avec un grand goût. Il acheta le tableau. — Aussitôt, le brocanteur haussa le prix des autres œuvres du même artiste ; et comme le bruit de l'acquisition de Lanfranc se répandit, les autres marchands de tableaux voulurent avoir aussi des peintures de *Salvatoriello*, hier encore le plus inconnu des pein-

tres. Aniello Falcone, un élève de Ribera, que son habileté à peindre des batailles avait fait surnommer *l'oracolo delle battaglie*, voulut le connaître et lui ouvrit son atelier. Salvator Rosa profita de ces sourires de la fortune pour travailler sérieusement. Il ne tarda pas à prendre rang dans l'estime des amateurs napolitains et à sortir de la misère. Cependant, à Naples, les avenues de l'art étaient tellement encombrées, que lui, dernier venu, ne pouvait espérer d'arriver au faite qu'il souhaitait d'atteindre. Ce fut cette raison peut-être, à moins que ce ne fût le besoin de voir du pays et de connaître de nouvelles manifestations de l'art, qui le fit quitter Naples pour aller à Rome. Il devait d'ailleurs trouver là un asile dans la maison du cardinal Brancaccio, par la protection d'un de ses camarades d'enfance, l'abbé Girolamo Mercuri, qui en était commensal.

Se faire connaître à Rome n'était pas facile. Le Bernin, Pierre de Cortone, Luca Giordano passaient pour les dieux de l'art, et leurs satellites pour des rois. Salvator, « élève de la nature, » influencé par l'école espagnole, Salvator, qu'on peut appeler le premier des « romantiques, » devait difficilement faire sa trouée dans ce milieu. Aussi, malgré les fresques dont il couvrit le portique du palais épiscopal, fresques bizarres qui représentaient... — non, mesdemoiselles, n'imaginez point que Salvator avait peint là ce qu'eût peint tout autre artiste, à savoir quelque sujet tiré de la Bible ou de l'histoire... — les fresques du portique du palais épiscopal Brancaccio donc, représentaient... les *Jeux des monstres marins*!... malgré ces fresques, dis-je, et le tableau du maître autel de l'église della Morte, à Viterbe, qui représentait *l'Incrédulité de saint Thomas*, Salvator demeura dans les rangs secondaires à Rome. Vexé, il revint à Naples. Puis il retourna à Rome.

Ce fut sur ces entrefaites qu'il peignit son fameux *Prométhée déchiré par le vautour*. Admiré à Naples, discuté à Rome, où il avait paru à une exposition annuelle qui se faisait au Panthéon, le tableau acquit une grande notoriété, et mit enfin en pleine lumière le talent et le nom de son auteur. Sur le coup de ce succès, Salvator Rosa voulut se faire admettre dans l'académie de Saint-Luc, sorte d'institution nationale de l'école romaine, dont il fallait être pour compter parmi les artistes de premier ordre.

Cette ambition fut fatale à Rosa. Comment, en effet, eût-il été accueilli par les membres de cette académie, qui tous suivaient les errements du Bernin, de Carle Maratte, de Pierre de Cortone et de Giordano ? Rien ne leur était plus antipathique que le naturalisme tragique de Salvator. Ils eussent voulu voir un Prométhée, beau comme Apollon, se tordant avec élégance sous les serres d'un vautour gracieux. Bref, ils repoussèrent Salvator. Celui-ci fut piqué au vif.

Représentez-vous, mesdemoiselles, Salvator Rosa, une organisation artistique complète, un homme d'esprit — il en avait, et du meilleur, — un parvenu, glorieux de son talent comme un hidalgo de ses quartiers de noblesse, un beau cavalier fier de sa bonne mine, un homme de plume et un homme d'épée, mis à l'écart par une sorte de faction et possédé du plus violent désir de vengeance.

Il habitait, rue Babbuina, à Rome, une maison qu'il avait fait meubler avec luxe, et où il recevait l'élite des beaux esprits de Rome. Il y avait alors en Italie, comme chez nous jadis, des salons où se réunissaient les causeurs : on les nommait : *conversazioni*. Ces agglomérations se formaient fortuitement et sous l'empire de lois attractives, difficiles à formuler, à l'entour d'une personnalité saillante. Bientôt la maison de la rue Babbuina devint la plus célèbre et la plus recherchée des *conversazioni* de Rome. Salvator, qui avait l'esprit aussi gai et aussi prime-sautier que ses compositions étaient, en général, sombres et désolées, y donnait carrière à sa verve contre ses ennemis ; il y parlait des gens et des choses avec une liberté singulière, avec une audace, qui lui aurait attiré de mauvais partis peut-être, s'il n'avait eu soin d'envelopper les vérités les plus hardies et les saillies les plus mordantes dans des pasquinades. Les pasquinades, on le sait, ont toujours eu, en Italie, et à Rome surtout, une grande liberté d'allures : ce sont fêtes de carnaval. Salvator y réussissait à merveille ; si bien, qu'il ne voulut pas se contenter du demi-jour des *conversazioni*, et qu'en plein Corso il promena, pendant les jours gras de 1659, une mascarade qui jouait des farces à faire pouffer de rire.

« Il en composa le facile poème, dit M. Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres*, en distribua les rôles à sa troupe, c'est-à-dire à ses amis, et prenant pour lui-même le personnage d'un certain signor Formica, il parcourut la ville sous ce nom de guerre, dans un char attelé de bœufs et décoré de feuillages, s'arrêtant sur toutes les places publiques pour jouer sa bouffonnerie carnavalesque. Jamais, dit-on, le peuple de Rome n'avait ri de si bon cœur. Fioles, talismans, philtres merveilleux, recettes pour guérir de l'amour et du mal de dents, formules pour escamoter les cœurs, la gloire et les muscades, tout cela était débité avec un prestige nouveau, rajeuni par des allusions pleines de sel, semé de pensées fortes ; assaisonné d'épigrammes, à l'adresse des peintres en vogue et des poètes en renom, et accentué dans le patois de Naples, patois nasillard, mais amusant et incisif. Puis, tout à coup, interrompant ses pasquinades, le signor Formica jouait sur son luth des ballades napolitaines, ou récitait des stances de son invention, de manière à charmer les gens de goût qu'il avait vus se mêler à la populace. Tant de distinction dans le grotesque, un talent si flexible piquèrent la curiosité des Romains. On se demandait quel pouvait être ce charlatan lettré, ce lazzarone qui était si bon musicien et qui improvisait de si élégantes poésies ; on ne parlait dans Rome que de Formica. Mais quel fut l'étonnement des uns, le dépit des autres, lorsque le bouffon, ôtant son masque, jeta son nom à la foule ! En un instant Salvator Rosa devint le personnage le plus connu de la ville, et tous les honneurs du carnaval furent pour lui. »

Mais on finit de rire, et la guerre se trouva déclarée. Blessés par de fines et mordantes épigrammes, les maltraités de Salvator lui répondirent par de grossières personnalités. Il s'en fallut de peu que les épées n'achevassent les piqures que les langues avaient commencées. Heureusement que les chefs des factions ennemies, plus prudents que leurs

séides parce qu'ils étaient, après tout, de part et d'autre, des hommes supérieurs, mirent un frein aux passions déchaînées, et retournèrent à leurs travaux par un tacite accord.

Mais, de ce coup, la réputation de Salvator Rosa se trouva faite avec un éclat que rien, désormais, ne pouvait obscurcir. Le comédien, l'homme d'esprit, le poète, mirent le peintre dans toute sa valeur. On se disputa ses tableaux, on les paya des sommes folles, car son orgueil grandissant avec sa fortune, il haussait chaque jour le prix de ses toiles.

C'était dans les paysages, les marines, les scènes populaires et les batailles qu'il triomphait surtout: même de son vivant, ses tableaux d'histoire seuls furent contestés. J'ai dit plus haut pourquoi ils devaient l'être à cette époque. Depuis, nous avons vu le réalisme et le romantisme nous montrer de telles études que nous avons peine à comprendre que l'*Enfant prodigue* de Salvator ait été trouvé vulgaire, et que sa *Pythionisse d'Endor* ait fait pousser les hauts cris. Telle qu'elle est pourtant, cette toile est encore un des tableaux fantastiques les plus saisissants que nous ayons vus. Nous l'avons au Louvre, mesdemoiselles; et assurément celles de vous qui ont été au Musée n'ont pas besoin que je le leur rappelle. Et pour les autres, comment décrire les cheveux hérissés et flamboyants, les mouvements saccadés, fébriles, sauvages, de cette vieille évocatrice d'esprits infernaux? son rictus diabolique, ses prunelles ardentes? l'épouvantement du Saül, bardé de fer comme un chevalier du treizième siècle, l'impassibilité spectrale de l'ombre de Samuel? la terreur des gardes, les formes bizarres et sinistres des oiseaux de nuit qui s'agitent dans l'atmosphère et heurtent le battement de leurs ailes aux squelettes d'hommes et d'animaux? la nuit, le feu, les lueurs qui se combattent, s'absorbent, se mêlent dans un chatolement lugubre?

Un tel tableau devait être fait une fois, mesdemoiselles, et Salvator devait le faire; Salvator qui sut, mieux que tout autre, manier l'épouvante; Salvator à qui la Providence devait faire la plus étrange destinée... auquel l'avenir réservait la gloire d'avoir lady Morgan pour historien et de devenir, sous sa plume, le héros d'un roman célèbre.

Tout à coup Salvator apprend qu'une révolution vient d'éclater à Naples, sa patrie; qu'un simple pêcheur règne dans le palais du vice-roi, et qu'une armée nationale s'improvise pour le défendre. Aussitôt il quitte Rome, vole à Naples, s'enrôle dans la « compagnie de la mort, » dont son ancien maître et ami, Aniello Falcone, était le capitaine, et fait le coup de feu en faveur de Masaniello, dont il devient l'ami et le confident.

La royauté de Masaniello, vous le savez, fut éphémère, et Salvator revint à Rome après quelques jours d'absence; mais, vaincu, il n'en devint que plus amer. Les vers, la prose, la peinture lui servent alors à la fois à interpréter ses découragements et ses haines, à formuler ses satires. Il écrivit un poème sur l'asservissement de sa patrie: « *Babylonia*, » et peignit des tableaux allégoriques tels que *la Fortune*, où l'on voit la déesse capricieuse et aveugle parant

des ânes des attributs de la science, et jetant des perles aux pourceaux.

Ses ennemis voulurent le déferer à l'Inquisition : un orage s'éleva contre lui; il quitta Rome pour Florence.

Là, comme à Rome, il épancha ses pensées sombres, en tableaux désolés, sa verve endiablée, en saillies spirituelles et hardies. Là, comme à Rome, il captiva bientôt toute l'attention, et devint le centre d'une agglomération d'artistes et de gens de lettres. « On voyait venir chez lui, dit encore M. Charles Blanc, le comte Ugo Maffei, charmant érudit qui avait connu Salvator à Rome; le savant Andrea Cavalcanti; le fameux physicien Torricelli, inventeur du baromètre; Jean-Baptiste Ricciardi, poète agréable, qui fut depuis en correspondance assidue avec Salvator; Carlo Dati, ami du grand Milton (l'auteur du *Paradis Perdu* se trouvait alors à Florence), Lorenzo Lippi, ami intime de Salvator et l'auteur du *Malmanitici racquistato*, poésie burlesque qui était une parodie de la *Jérusalem délivrée*; Paolo Minucci, qui fut l'éditeur de ce poème et le commenta; Francesco Rovai, rumeur amusant; le duc Salviati; Pietro Salvetti et Francesco Cordini, littérateurs de marque, — ce dernier grand ami des arts et beau parleur, dit Baldinucci, biographe qui nous a conservé les noms de tous les amis de Salvator. » Cette société choisie, qui avait pris le nom des *Percossi*, forma d'abord une académie de conversation, comme il y en avait dans toutes les villes d'Italie; mais bientôt il fut question de jouer la comédie, et le cardinal Léopold de Médicis, un des frères du grand-duc, ayant prêté de bonne grâce son casino de San-Marco, la troupe s'y arrangea un théâtre et commença d'y représenter des comédies *all'improvviso*. Salvator y tenait le rôle de *Pascariello*, espèce de valet de place napolitain qu'il jouait à ravir; et, quant au personnage du Docteur, qu'il faut toujours confronter avec le Pasquin, ce fut un certain Agli, négociant bolonais, un des bouffes les plus renommés de ce temps-là, qui, abandonnant son comptoir, vint tout exprès de Bologne pour donner la réplique à Salvator. Quand ces deux acteurs, le pédant bolonais et le valet napolitain, se trouvaient en présence et donnaient carrière à leur verve, croisaient le fer et emmêlaient leurs quiproquos et leur patois, la salle entière partait d'un éclat de rire qui ne finissait pas, et Baldinucci, qui était présent, raconte que lui-même il pensa en crever « *fua pericola di crepitare*. »

J'ai tenu à vous reproduire ce passage, mesdemoiselles, parce qu'il est un tableau fidèle des mœurs artistiques et littéraires du temps; parce qu'il évoque devant votre imagination les ombres d'hommes célèbres disparus; parce qu'il éclaire, même pour vous, certains détails des mœurs françaises du dix-septième siècle. Toutes les initiations nous vinrent d'Italie. Vous voyez d'ici, dans les *conversazioni*, l'origine des réunions célèbres de l'hôtel de Rambouillet. Faites maintenant la différence des caractères des peuples : voyez l'Italien plus bouffon, le Français plus précieux; introduisez dans la réunion italienne l'improvisatore et dans la réunion française la femme bel-esprit, et vous verrez qu'entre les *Percossi* de Florence et le salon où ré-

gna mademoiselle Julie d'Angennes, il y a un Hen de parenté.

Et puis Salvator Rosa ne fut pas seulement un peintre, il tient à l'histoire de son temps par plus d'un côté, et le littérateur, le poète, le critique, l'homme du monde furent célèbres presque autant que l'artiste. Sa personnalité tint beaucoup de place, en un mot. L'or qu'il gagnait avec ses tableaux, il le dépensait en grand seigneur, recevant magnifiquement, soit à Florence, où il prit pour femme la signora Lucrezia; soit à Rome, où il revint, quand il se crut assez fort pour dominer toutes les factions.

Nous le retrouvons là au point culminant de sa carrière, habitant une maison sur le monte Pincio, à côté de nos illustres compatriotes Poussin et Claude Lorrain, tenant le haut du pavé et ne voulant plus peindre que pour les rois, le pape et les cardinaux. La *Grande Bataille* que nous possédons de lui, au musée du Louvre, date de cette époque. Elle fut offerte à Louis XIV par le nonce monsignor Corsini, comme le présent le plus convenable de la cour de Rome à la cour de France. Vous voyez, par là, le rang que Salvator avait conquis parmi les peintres.

Cette *Bataille* est, d'ailleurs, un de ses chefs-d'œuvre, et nous pouvons dire qu'avec elle, la *Pythonisse d'Endor* et le *Paysage dans les Abruzzes*, Salvator Rosa est représenté chez nous aussi complètement que possible. Mais la *Bataille* est assurément supérieure à tout ce que nous possédons en ce genre. Rien n'a cette fougue, cet emportement, cette violence, cet entrain du carnage, cette ivresse du sang qui terrifie et fascine. Tous les fléaux de la guerre tiennent sur cette toile de dimension moyenne. Oui, ce peintre était un poète!... oui, ce poète était un peintre... et quel peintre!

Quand il fut riche et célèbre, Salvator, au comble de l'orgueil, dédaigna même le succès. Il ne voulut plus peindre, et on n'arracha ses tableaux qu'à force de prières. Il aimait la vie libre, la chasse, les cavalcades, les conversations littéraires, le far

niente; c'était enfin un homme de *high life*, comme diraient les Anglais...

Un jour, la vieillesse vint pour lui comme pour les plus humbles mortels. Il se cabra d'abord contre les infirmités, puis il se résigna. Mais comme il dut regretter les équipées du lazzarone Salvatoriello dans les Calabres, les incartades folles du signor Formica sur le *Corso*, les gaies réunions des Percossi de Florence, etc., alors qu'il écrivait à son ami Ricciardi: «Mes toiles sont tournées du côté de la muraille, et je ne pense plus qu'au coin de mon feu, aux brasiers, aux bassinoires, aux bas de laine de Venise, aux mitaines et aux gants fourrés!»

Il mourut à Rome, le 15 mars 1673, et fut inhumé dans l'église Sainte-Marie-des-Anges, où l'on voit encore son tombeau.

Mais, mesdemoiselles, qu'allez-vous penser de moi en lisant mon article, après avoir considéré la gravure qui accompagne ce numéro? Quoi! je viens vous parler des «grandes machines» de Luca Giordano, des batailles emportées de Salvator Rosa, de la *Pythonisse d'Endor*... et... je vous donne le portrait de l'infante Marguerite, par Velasquez?... Au premier abord, cela semble illogique; au second, cela paraît absurde!... Écoutez donc ma justification:

Je n'aime point les talents de décadence, et je comptais passer légèrement sur les artistes italiens de la dernière heure, puis vous introduire d'emblée dans l'école espagnole, en vous présentant Velasquez, qui est, avec Titien et Rembrandt, l'un des trois plus grands portraitistes du monde... Mais voilà que la figure pittoresque et romanesque de Salvator Rosa s'est présentée à moi au moment où j'allais partir de Naples pour quitter l'Italie, et l'aventureux Salvator m'a entraîné sur ses traces. Je l'ai suivi, suivi encore... Ma plume courait toute seule, et moi je la laissais faire. Voilà comment la bavarde a dépassé les bornes de cet article. Et maintenant, que puis-je?... sinon vous demander d'être indulgentes, et vous prier de recevoir le *Portrait de l'Infante* comme gage d'un prochain article sur Velasquez.

CLAUDE VIGNON.



BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES D'ÉTRENNES

LES

MERVEILLES DE LA VÉGÉTATION

PAR F. MARION (1).

Le but de ce petit livre est de mettre en évidence, par des exemples sensibles, l'un des aspects de la puissance merveilleuse de la nature. Nos goûts superficiels nous éloignent d'elle, elle nous devient de plus en plus étrangère; la science elle-même, dont le but véritable est d'en approfondir les secrets, semble ne plus avoir d'autre but que ses applications à l'industrie: il faut qu'une plante soit tinctoriale ou textile pour être appréciée! Tout au plus, quelques riches ou quelques rêveurs aimeront-ils la fleur nouvelle qui vient ajouter un charme, jusqu'alors inconnu, à la beauté des serres, des parcs et des jardins. Cependant, la grandeur et la beauté de la nature peuvent être étudiées dans toutes ses œuvres, car elles se manifestent dans les productions en apparence les plus insignifiantes. Le Dieu créateur n'est pas plus grand dans la direction d'un soleil à travers l'espace que dans la germination d'une plante; pour lui, semer des étoiles par milliers dans les sillons du ciel, ou répandre les semences des fleurs sur le sol humide sont des œuvres également dignes d'attention et qui révèlent au même degré l'intelligence infinie. Il est donc vrai que la contemplation de la nature ramène toujours à Dieu les esprits droits; l'âme simple adore sa bonté, et le génie sa puissance: tous deux, par des voies différentes, reviennent au même but, et découvrent le Créateur sous la création et le bienfaiteur dans le bienfait.

Le livre dont nous recommandons l'instructive lecture, décrit d'une façon charmante les merveilles végétales; il fait voyager le lecteur dans les diverses contrées du monde et l'on voit qu'aucune d'entre elles n'a été négligée par le Père commun des hommes. Quelle diversité dans le beau! quelle variété dans l'utile! Voyez: dans les zones tropicales, qui ne connaissent pas d'hivers, le blé ne mûrit pas, les prairies n'existent point, mais l'arbre à pain, l'arbre à lait remplacent les céréales et le lait des troupeaux;

les fleuves et les ruisseaux tarissent sous le regard embrasé du soleil, mais l'arbre du voyageur offre ses coupes pleines d'une eau pure; les palmiers et les dattiers prospèrent dans le sable du désert, ils restent verts sous les feux du soleil et ils se couvrent de fruits qui suffisent à l'alimentation des Arabes, et même à leur commerce: dans l'Inde, le cocotier pourvoit à tous les besoins de l'indien; il lui fournit du lait, du vin, de l'eau-de-vie, de l'huile, une amande délicate, un chou d'un goût agréable, de la vaisselle, des nattes et des cordes. Les bananiers, les bambous, les baobabs, végétaux gigantesques, qui sont aux plantes ce qu'est l'éléphant aux animaux, offrent aussi aux hommes des trésors dans leurs fruits, leur bois, leurs fibres et leurs feuillages. Comme eux, les cèdres du Liban remontent aux premiers âges du monde; on ne peut douter qu'ils ne soient contemporains des temps bibliques. Sous la zone torride se trouvent les arbres à gomme, et particulièrement ces grandes euphorbes qui produisent le caoutchouc, si utilisé de nos jours. L'arbre à manioc, qui donne à la fois un toxique et une nourriture, est encore un produit de ces climats extrêmes, ainsi que les arbres vénéneux, le mancenillier et l'upas.

À Java, une vallée doit à ces végétaux terribles le nom de vallée empoisonnée: les animaux n'y peuvent vivre. L'Europe, elle, possède des végétaux aussi beaux et moins meurtriers: quoi de plus noble que le chêne des Gaules, les ifs qui durent des siècles, les tilleuls qui, lorsqu'on les laisse vivre, arrivent à des proportions gigantesques, les châtaigniers dont le port est si majestueux, les platanes si gracieux et les ormes qu'en France on trouvait jadis devant toutes les églises de village?

Le livre qui nous occupe cite plusieurs de ces végétaux, célèbres par leur âge et par les événements dont ils furent témoins, tels que le tilleul de Morat, le chêne d'Allouville, le platane de Godefroy de Bouillon. Les végétaux étranges de la Californie, les plantes singulières que les voyageurs ont découvertes dans ces derniers temps, telles que les orchidées, les yuccas et la victoria regina occupent à leur tour l'auteur et le lecteur. Il est impossible de mieux décrire ces admirables merveilles que la nature semble révéler peu à peu; nous devons renvoyer nos lectrices au volume lui-même que nous avons essayé de faire connaître; lecture aimable, attachante et qui convient aux jeunes esprits qui désirent s'instruire.

Les connaissances, la science, les lumières diverses, rencontrent toujours leur emploi à une heure donnée; voilà une vérité que les jeunes filles surtout, préoccupées de toilette et de petites bagatelles, laissent trop fréquemment tomber dans l'oubli, et que leurs vrais amis doivent leur rappeler de temps en temps.

(1) Bibliothèque Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 2 francs.

LES SIÈCLES ILLUSTRES

PAR M^{me} ÉLISABETH MÜLLER (1).

Ce n'est pas seulement un beau livre, c'est un bon livre que celui que nous annonçons. L'auteur présente aux yeux et à l'imagination des enfants tous les grands noms des siècles écoulés depuis la Rédemption. On y voit figurer Auguste, les historiens et les poètes, saint Pierre, et les apôtres, et les martyrs; Constantin et les illustres évêques, Clovis et ses compagnons, Charlemagne et ses pairs, les croisés, les héros et les saints des siècles de foi, les grands rois, les nobles écrivains, Charles le Sage et Dante, Froissard et Pétrarque, Philippe de Commines et Arioste, les artistes de la Renaissance, les ministres et les généraux des temps modernes, Richelieu auprès de Cromwell, Condé non loin du duc de Parme, Turgot non loin de Montcalm; les soldats des grandes guerres, les hommes d'État, les hommes de lettres de notre temps défilent à leur tour. Chaque siècle est brièvement et clairement raconté, et la gravure qui en accompagne le texte est faite pour fixer dans la mémoire des enfants le nom de tous ces grands personnages dont ils voient les images en beau costume. Des noms et des dates s'inscriront dans leur mémoire, la lecture y ajoutera plus tard des faits que l'instruction enchaînera les uns aux autres; mais c'est quelque chose, à coup sûr, que d'avoir élevé la charpente de l'édifice, et comme agrément et comme utilité, nous préférons ce beau livre à tant de charmants volumes écrits pour les bébés. Hélas! le *bebésisme*, le langage *gaga* nous envahissent, et l'on est heureux de trouver parfois un écrit destiné au jeune âge, mais qui, dans l'enfant joueur, pressent la créature raisonnable, destinée à s'instruire, à s'éclairer et à se perfectionner.

Sous ce rapport, on ne peut trop recommander les ouvrages de madame Elisabeth Müller : sérieux et agréables à la fois, on y sent quelque chose de

(1) Chez Amédée Bédelet, rue Séguier, 14. Paris, un superbe volume in-4°, avec gravures, prix : 10 fr.

maternel qui inspire la confiance et fait naître le désir de lui donner sa part de direction dans l'éducation d'un enfant chéri.

BIBLE ENFANTINE

PAR M. L'ABBÉ JORRY (1).

Nous rappelons aussi au souvenir de nos lectrices un excellent volume, destiné aux petits enfants, et qui les rendra familiers avec l'histoire sainte et les faits principaux des saints Évangiles. Beaucoup de mères de famille l'ont adopté pour cette première éducation dont le souvenir ne s'efface jamais, et la modicité de son prix le met à la portée de toutes les bourses.

Nous extrayons du catalogue de la librairie Hachette, les livres suivants que nous recommandons plus spécialement comme livres d'écoles :

Les Actes des Apôtres, par madame de Ségur.

La Haute-Savoie, par Francis Wey.

Infortunes de Touche-à-Tout (album).

Historiettes véritables, par madame Carraud.

Les Fêtes d'enfants, anonyme.

Jeux des adolescents, par Belèze.

Histoire d'Angleterre, etc., par Fleury.

Inde contemporaine, par Lanoye.

Niger, par le même.

Bertrand Duguesclin, par Bonnechese.

Joinville, par N. de Wailly.

Loyal serviteur (histoire de Bayard)

Xavier de Maistre, par E. Bayard.

Les Fables de La Fontaine, illustrées par G. Doré, nouvelle édition, paraissant par livraisons, avec ce luxe et cette perfection d'exécution qu'apporte la maison Hachette dans ces beaux livres qui sont de véritables œuvres d'art. Jamais, en effet, M. Doré n'a été plus heureusement inspiré, n'a montré plus de verve, de finesse, d'originalité que dans les dessins qui accompagnent les premières livraisons parues.

M. B.

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Paris, un joli volume cartonné, avec gravures coloriées, prix : 2 francs.

LA FEMME D'UN OFFICIER

(FIN.)

Thérèse à son mari.

Avallon, juillet 18...

Je t'écris sans délai, cher et bon Juvénal, car tu te préoccupes sans doute du petit drame domestique qui se déroule sous nos yeux, et qui se trahit, sans

bruit, sans éclats, sans ces longs discours des reines de tragédie à leurs confidentes, mais par une nuance de rougeur, un soupir, quelques larmes... C'est assez pour les yeux, c'est beaucoup trop pour le cœur d'une maman. J'avais donc laissé ouverte sur la table cette malheureuse lettre de faire-part; en revenant au salon, je m'aperçus qu'on l'avait changée de

place, elle était froissée, et, au dîner, Hélène avait les paupières fatiguées, elle ne paraissait pas disposée à parler :

— J'ai mal à la tête, je crois que j'ai la migraine, répondit-elle aux instances de notre tante, qui lui offrait les bons morceaux et qui insistait comme au bon vieux temps. Pendant la soirée, elle tirait son crochet avec acharnement, dès qu'un regard se posait sur elle ; quand on ne l'observait pas, elle tournait du côté de l'ombre un visage si malheureux, que j'en eus une profonde pitié, et que je voulus lui procurer le seul bien qui fût en mon pouvoir, la solitude et le silence. Je l'engageai à aller se coucher, à cause de son mal de tête ; elle accepta sur-le-champ. Tu sauras que son lit est à côté du mien, et qu'Agnès partage sa chambre avec Claire. Lorsque la cloche eut sonné dix heures, et que, la lampe à la main, semblables aux vierges sages de l'Évangile, nous montâmes ce haut escalier de pierre que tu connais, j'entrai très-doucement dans la chambre, je me déshabillai sans bruit. Hélène paraissait dormir ; j'allai vers elle, je me penchai au-dessus de son oreiller ; elle avait les yeux fermés, mais il me sembla, à la faible lueur de la veilleuse, que ses joues étaient mouillées. — Je me couchai à mon tour, et longtemps l'inquiétude me tint éveillée ; *un je ne sais quoi*, une angoisse, que rien ne pouvait assoupir, me tira de mon premier sommeil, j'écoutai : — Hélène sanglotait ; j'entendais sortir de sa poitrine oppressée ces longs soupirs, ce spasme qu'elle avait, lorsque, petite fille, elle pleurait dans mes bras ses chagrins d'enfant... Mon Dieu ! c'est aussi un enfantillage, un jouet brisé, mais elle souffre ! Je me levai et j'allai vers elle. Sa figure était enfoncée dans l'oreiller, elle y étouffait ces cris que la première douleur arrache aux âmes neuves, et qui, plus tard, ne peuvent plus sortir et retombent pesamment sur le cœur. — « Hélène, lui dis-je, qu'as-tu donc ? »

Elle se redressa, me regarda avec une espèce d'effroi ; je m'assis sur son lit, je la pris dans mes bras, je la serrai tendrement : — Ma chère fille, tu as donc un grand chagrin, et tu ne me le confies pas !

Elle ne pouvait pas parler, mais elle se pressait contre moi. — « Mon enfant, je ne te reproche pas ton manque de confiance, j'en souffre seulement. — Je ne puis pas... plus tard... me dit-elle d'une voix brisée. — Je l'attendrai ; tu seras toujours la bienvenue, quand tu viendras à moi. En attendant, mon enfant, confie-toi au bon Dieu, prie-le de te fortifier, et ne sois pas étonnée de souffrir quelque chose. Nous souffrons tous. A ton âge, j'ai eu de grands chagrins, une vive déception. »

Elle releva la tête vers moi ; je continuai : — « A ton âge, j'avais perdu ma fortune, et je devais rompre un mariage que je croyais convenable et honorable. J'ai eu un cruel désenchantement, mais combien Dieusait mieux que nous ce qu'il nous faut ! Il a permis que je devinsse la femme de ton père, avec qui je suis si heureuse et dont les idées, les sentiments s'accordent si bien avec les miens. Nous dérangeons notre vie ; c'est Dieu qui l'arrange, et de nos maux même il fait sortir nos joies. — Vous croyez, maman ? dit-elle d'une voix faible. — Oui, je crois fermement que mon Hélène sortira plus forte d'une première épreuve, qu'elle se défiera plus d'elle-

même et de ses impressions, et qu'elle se confiera à sa mère qui l'aime tant. »

La pauvre enfant rongit, et je sentis sur mes mains sa joue brûlante. — « Pardon, maman, dit-elle, je vous dirai plus tard... ne soyez pas fâchée !... »

Je l'embrassai. — « Quand tu voudras ; je ne te presse point, mais n'oublie pas Dieu, je le prierai pour toi plus encore que pour mes autres enfants... »

Elle me retint embrassée, ses larmes coulaient encore, mais avec moins d'amertume que lorsqu'elle pleurait sur son chevet solitaire ; je la caressai, je la berçai comme si elle n'eût eu que trois ans, et je finis par la recoucher et la border dans son lit blanc. Elle me baisa encore la main, et son souffle égal m'annonça, quelque temps après, qu'elle s'était enfin endormie.

Aujourd'hui, elle a paru plus tranquille, mais sa gaieté est bien absente. Pauvre enfant ! quel ravage une pensée a fait en elle ! Ce soir, elle a voulu aller au salut avec tante Eulalie ; au retour j'ai vu qu'elle avait pleuré. Je ne puis dire la peine qu'elle me cause. Je souffre de ses chagrins, et je suis parfois assez folle pour éprouver un sentiment malveillant à l'égard de cet homme qui ne s'est pas aperçu que ma pauvre fille l'aimait, ou qui, s'en apercevant, l'a dédaignée. Hélas ! que les mères sont sottes ! Tout me revient en souvenir maintenant : l'expression avec laquelle elle chantait certaines romances (art parfois dangereux que la musique !), ses longs silences, ses rêveries et l'agitation secrète qui se peignait en elle, quand nous allions chez Alice ou quand Alice venait chez nous. Faibles symptômes, qui sont devenus des témoignages.

Et toi, que dis-tu de tout cela ? je suis sûre que tu en es affligé ; ai-je eu jamais un sentiment que tu n'aies partagé ? Adieu, cher ami. Quand donc reviendras-tu auprès de nous ? je me trouve si isolée lorsque je n'ai pas ton bras et ton bon conseil ! Adieu, cher et bon mari ; Agnès et Claire t'embrassent.

A toi, Thérèse.

Juvénal à Thérèse.

Camp de Châlons, août 18...

Pour réjouir ton cœur, chère et bonne femme, il faut que je t'annonce, avant tout, une excellente nouvelle que je reçois à l'instant par voie télégraphique. Félix est sorti dans un bon rang de l'école, et il est nommé sous-lieutenant dans le 2^{me} régiment de ligne. Voilà donc un de nos fils placé ; il ne tiendra qu'à lui de fournir une carrière honorable, et pour moi, qu'aimais les vieux souvenirs, je ne suis pas fâché de le voir dans ce 2^{me}, formé de l'ancien Picardie, si renommé jadis. Je compte que mon fils fera honneur au drapeau, et qu'il se souviendra qu'on ne relevait pas Picardie ! N'est-ce pas, chère Thérèse, que tu es contente de ton officier ?

Je conviens que les chagrins de notre petite Hélène ne me trouvent pas insensible, et que ces idées-là font bouillonner mon vieux sang. Une enfant malheureuse, un cœur dédaigné... dédaigné parce qu'il n'a pas été connu, j'espère, car je compte que ma fille a eu la fierté de cacher ses blessures. Mais rassure-toi, chère femme, elle guérira ; ta douceur, ton indulgence seront un baume pour elle. Combien de fois

ne m'as-tu pas encouragé, consolé dans les déboires de mon métier ? Tu as la main d'une sœur de charité pour les blessures du cœur ; ta fille ne te résistera point, et elle sera bien fâchée et justement fâchée contre elle-même de n'avoir pas eu confiance en sa mère. Fais-lui lire de bons livres, qui la dégoutent de ces billevesées romanesques que les lèvres de vingt ans respirent, je crois, avec l'air. Jamais de romans et plus de romances.

Et notre Agnès ? quand trouverons-nous un honnête homme pour elle ? Valentin m'a écrit une longue lettre, où il me dit qu'en voyant les embellissements de Paris, il a pris du goût pour l'architecture. Voilà une vocation due à M. le Préfet de la Seine. Il m'envoie quelques dessins *ad hoc* qui ne sont pas mal.

Adieu, chère amie, je pars pour les grandes manœuvres. Amitiés à toutes et surtout à toi de la part de ton vieux mari et fidèle serviteur.

J. CHATILLON.

XIII

Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on avait plié les tentes du camp de Châlons ; le soir tombait, et déjà, autour de la lampe allumée, Thérèse, son mari et quelques-uns de leurs enfants, attendaient l'heure du dîner. Rien n'était plus simple et moins fastueux que ce salon où la famille se réunissait avec tant de plaisir ; rien n'était moins conforme aux multiples prescriptions de la mode, et pourtant comme la simplicité n'en excluait pas le soin, comme l'ordre n'en excluait pas la vie, on s'y trouvait bien et on était tenté d'y revenir. Les meubles étaient d'acajou ; des rideaux de laine grenat tombaient devant les fenêtres ; deux grandes gravures, le *Cuirassier blessé* de Géricault et la paisible *Famille* de Benjamin West ornaient les murs ; une vieille pendule de marbre et des vases de faïence remplis de fleurs, même en hiver, décoraient la cheminée ; sur le grand guéridon on trouvait des livres, des dessins et des paniers à ouvrage qui disaient que des êtres nombreux, unis, intimes se pressaient autour de cette table modeste et s'y reposaient des labeurs du passé ou préparaient ceux de l'avenir. En ce moment, Thérèse, calme et un sourire sur les lèvres, travaillait encore et attachait une série de cols de chemise destinés à son grand fils Octave. Juvénal lisait l'*Histoire du Consulat*. Valentin, la tête appuyée sur sa main, et la main noyée dans les ondes d'une belle chevelure brune, étudiait Vignole avec une espèce de passion ; des dessins, des coupes de pierres, des essais doriques, gothiques, composites étaient épars autour de lui, côtoyant les livres de classe de Claire et les cahiers de Gaston. Celui-ci lisait d'un air réfléchi, l'enfant sauvage lisait du grec ; le petit Arabe qui ne connaissait Dieu que par les astres et les moissons, lisait *Saint Grégoire de Nazianze*. Autour de lui, un peu dans l'ombre, était assise Hélène : la gaieté absente n'avait pas reparu sur son front ; elle était calme, sérieuse, empressée auprès de ses parents, mais la vivacité, les sourires le goût des fraîches parures avaient fui, et peut-être que, moins riante, elle semblait plus aimable. Les enfants aînés manquaient seuls à la réunion.

— Voilà Octave ou Agnès, dit madame Châtillon en entendant un coup de sonnette, et elle regarda

vers la porte d'un air satisfait. La porte s'ouvrit en effet, la domestique annonça un nom que Thérèse ne comprit pas, et un homme âgé, aux cheveux blanchis, entra en saluant. Juvénal se leva, en saluant, à son tour, avec l'incertitude d'un maître de maison qui ne connaît pas son visiteur. Le nouveau venu s'aperçut de cette hésitation, et il dit avec une espèce de timidité :

— Je vois, monsieur, que vous ne me connaissez pas, mais peut-être que madame Châtillon se souviendra de mon nom.

Thérèse interrogea du regard ce visage fatigué, labouré, qui semblait usé par les soucis et le travail ; sa mémoire lui vint en aide, et, après quelques secondes d'un embarrassant silence : — Monsieur Henri Lavaux, je crois ? — Lui-même, madame. Et je viens, colonel, pour vous remercier. Vous avez rendu à mon fils le plus important service, vous l'avez sauvé du désespoir, vous avez été pour lui un appui, un protecteur... je n'ai appris qu'il y a peu de temps tout ce que vous avez daigné faire pour mon pauvre Albert ; je viens acquitter sa dette et la mienne, et vous offrir mes remerciements les plus sincères. Daignez permettre...

Il glissa, avec une contenance embarrassée, un billet de banque sur la table. Juvénal répondit avec sa rondeur ordinaire :

« Puisque vous le voulez, monsieur, j'accepte ; j'aurais mauvaise grâce à vous refuser, mais ce petit service que j'ai rendu à votre fils ne mérite pas de remerciements. Comme chef, je dois appui et conseil à mes soldats ; comme père, je ne pouvais pas voir souffrir un enfant de l'âge des miens. Vous en auriez fait autant pour Félix... »

— Je vis si retiré du monde, répondit M. Lavaux avec un sourire triste, que j'aurais pu ne jamais rencontrer cette occasion de m'acquitter.

Pendant qu'il parlait, Thérèse le regardait avec attention et se sentait prise pour lui d'une profonde pitié. On ne pouvait voir, en effet, une physionomie plus sombre, trahissant plus de malheur que celle de cet opulent banquier. Une vie de lutttes domestiques, de privations dérisoires au sein des richesses, de calculs dévorants, de solitude intérieure, l'avait hâtivement poussé vers la vieillesse, quoiqu'il eût à peine dépassé la maturité de l'âge. Sa haute taille s'était courbée, une maigreur extrême, une pâleur de cendre alternaient ses traits ; son sourire même était morne, et ses yeux, encore pénétrants, ne perdaient jamais leur expression triste et un peu méfiante.

« Voilà donc où sa faiblesse l'a conduit ! pensa Thérèse. O mon bon Juvénal ! »

M. Lavaux reprit la parole :

« Vous avez une belle et charmante famille, madame. Ce sont là tous vos enfants ? »

— Non, monsieur, répondit-elle fièrement ; l'écrin n'est pas au complet : il nous manque Félix, l'aînée de mes filles et un de mes fils.

— Vous avez donc sept enfants ?

— Oui et non ; ce grand garçon qui lit du grec l'asbas est le fils de mon frère Edgar.

— Sept enfants ! dit Henri Lavaux comme s'il se parlait à lui-même. Sept enfants ! est-ce une charge ? est-ce une joie ?

— C'est une grande richesse, répondit Juvénal d'un ton sérieux.

— Et un plus grand bonheur. Mais vous le connaissez ce bonheur; mon mari m'a dit tout le bien possible de monsieur votre fils.

— Oui, il est très-bon, très-affectueux; mais il vit loin de moi: je suis seul.

Thérèse ne chercha pas à provoquer de confidences, un peu de silence régna; un coup de sonnette fit lever les têtes appliquées des deux gargons, et Agnès entra en disant gaiement:

— Pardon, chère maman, ai-je fait attendre? Madame Dumoutier et ses nièces m'ont ramenée...

Elle s'arrêta court à la vue de l'étranger et lui fit une profonde révérence. Une apparition du passé semblait s'être levée devant Henri Lavaux; Agnès, à vingt-quatre ans, retraçait d'une manière frappante l'image de sa mère au même âge; elle était gracieuse, distinguée comme Thérèse et, comme elle, elle possédait cette dignité native qui vient de l'âme et qui défend aux sentiments impurs d'approcher.

M. Lavaux la regarda avec attention, il soupira et dit à Thérèse:

— Vous êtes plus heureuse encore que je ne le croyais, madame; je vous félicite et vous envie. Il prit congé et sortit; Juvénal dit aux enfants:

— Voilà un homme très-riche qui sort d'ici.

— Il n'en a pas l'air plus content, s'écria Valentin; il ressemble à une cariatide qui a longtemps porté un poids et qui ne peut plus relever la tête.

— C'est un peu cela, répondit le colonel, allons dîner maintenant. Mademoiselle Hélène, veuillez accepter mon bras, et toi, jeune architecte, offre le bras à ta mère.

Le retentissement de cette visite s'effaça promptement dans une famille qui avait tant et de si chers intérêts; le flot de chaque jour, composé des mêmes événements, en emporta bientôt la mémoire: le printemps était revenu, les examens d'Octave préoccupaient la famille, quand Thérèse reçut par la poste le billet suivant:

« Je viens, madame, solliciter de vous et de M. Châtillon une heure d'entretien pour une affaire importante. Si vous daignez me l'accorder, veuillez m'indiquer le jour et l'instant qui vous conviendront le mieux, j'aurai l'honneur de m'y rendre, et je suis, en attendant votre réponse,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur, »

» H. LAVAUX.

» Paris, mai 18... »

— Style commercial! dit le colonel après avoir pris lecture. Il faut répondre, Thérèse.

— Répondre affirmativement?

— Sans nul doute. Veux-tu indiquer demain, à une heure?

— Très-bien.

— Que cette lettre me surprend!

— Moi, elle ne me surprend plus tout à fait, et je l'avoue que je crois en deviner le pourquoi. »

Le lendemain, à une heure, Henri Lavaux entra avec cet air triste et embarrassé qui lui était devenu habituel. Après quelques premiers compliments, on s'assit, et, se tournant vers Thérèse, il lui dit:

« Me permettez-vous, madame, de vous parler de moi pendant quelques instants? J'ai besoin de m'expliquer avant d'en venir à la demande que j'ai à vous faire.

— Nous vous écoutons, monsieur, répondit madame Châtillon avec douceur.

— Lorsque je suis venu ici, il y a quelques mois, vous avez eu peine à me reconnaître; je suis vieux et brisé, en effet, avant l'âge, et ce n'est pas le travail qui m'a amené là. Par faiblesse, par égoïsme peut-être, j'ai rejeté autrefois, vous le savez, le bonheur loin de moi, mais que je fus puni que la vie me fut dure et rude avec la compagnie que je m'étais choisie, si peu semblable à celle... Et je ne souffrais pas seul de ce joug intolérable... l'enfance et l'adolescence de mon fils furent assombries et décolorées comme mes jours de jeunesse et de maturité. Je ne riais pas, et lui pleurait souvent. Il quitta la maison paternelle, il se déroba par une résolution téméraire à un intérieur qui ressemblait à l'enfer... je ne le blâmai point, j'encourageai, autant que je le pus, ses efforts pour arriver à une carrière honorable. Albert est tout pour moi maintenant; quand sa malheureuse mère est morte, il est revenu vers moi, il m'a ouvert son cœur, il m'a raconté tout son passé, et je ferais tout au monde pour le rendre heureux. C'est à cause de lui que je viens aujourd'hui vers vous... »

Il s'interrompit, et, avec une vive émotion, il reprit:

« Je viens, colonel, et vous, madame, solliciter la main de votre fille aînée pour mon fils Albert.

— Il ne la connaît pas! s'écria vivement le colonel.

— Il l'a vue, répondit Henri Lavaux avec un faible sourire; il a vu souvent son portrait, il la connaît par les récits de son ami Félix, par quelques passages de ses lettres que M. Félix lui a lus; il la connaît très-bien, je vous l'assure, il l'aime, il l'honore; son bonheur et le mien sont attachés à ce mariage.

— Qu'en dis-tu, ma femme? demanda le colonel en se tournant vers Thérèse.

— Je crains... dit-elle, je crains que vous ne soyez trop riche.

— Je le suis moins que vous ne le pensez peut-être; toutes mes opérations n'ont pas réussi, et d'ailleurs, je donnerai à Albert la dot dont vous fixerez vous-même le chiffre. Mais vous avez donc horreur de la fortune?

— Je la crains, dit-elle doucement.

— Vous avez raison, je ne le sais que trop, et surtout, depuis que je vous ai vus, au milieu de ces enfants si heureux et si unis, j'envie et je respecte la médiocrité; la richesse, entre mes mains, a été si stérile! Je n'ai pas même su faire le bonheur d'un seul enfant, et vous, sept enfants heureux entourent votre table... Mais que je ne sois pas cause que vous rejetiez mon fils! donnez-lui une place dans votre famille, donnez-lui des frères et des sœurs, un père aussi, car bientôt il ne m'aura plus, je suis usé, je n'en ai plus pour longtemps; apprenez-lui à bien employer et l'argent et la vie, et soyez sûrs tous deux que votre enfant sera aimée et heureuse. Mon pauvre Albert est si aimant et si bon! »

En disant ces mots, cet homme, si hautain jadis, pleurait. Thérèse regarda son mari: ils se comprirent, et Juvénal, en serrant la main de M. Lavaux, lui dit:

« Votre demande nous flatte et nous honore! Comprenez cependant que, sans la rejeter, nous ne pouvons l'accueillir immédiatement. Nos enfants ne se connaissent pas; Agnès n'a pas gardé souvenir de

monsieur votre fils, et, lui, se forme d'elle une opinion probablement fort exagérée. Il conviendrait donc qu'ils se vissent...

— Permettez-vous que je vous fasse quelques visites avec mon fils ?

— Vous serez reçus en amis.

— Je ne demande rien de plus, et mon fils sera bien heureux. Il attend votre décision avec une impatience !

— Nous le verrons avec plaisir...

Henri Lavaux allait se retirer; tout à coup il tendit la main à Thérèse et lui dit :

— Si mon fils devient votre fils, daignerez-vous, madame, me considérer comme un ami ?

— Quoi qu'il arrive ! dit-elle. »

Il parut satisfait et s'éloigna, reconduit par Juvénal. Quand celui-ci revint, il dit tendrement à sa femme :

« Es-tu contente ?

— Oui, répondit-elle, et pour deux raisons : j'en-trevois pour Agnès un mariage convenable, qui n'a qu'un défaut, défaut en vérité, celui d'être trop doré; ce jeune homme nous offre des garanties de conduite et de courage qui semblent le rendre digne de notre enfant : ne le penses-tu pas ?

— Oui, certes, et on aura du plaisir à le rendre heureux. Mais ta seconde raison ?

— Eh bien ! par amour-propre de femme j'avais, contre M. Lavaux un vieux levain de rancune, qui vient de se dissiper; je ne puis plus que le plaindre.

— Il a dû être bien misérable avec sa méchante femme ! Mais aussi quelle faiblesse !

— N'en médions pas; va ! Causons d'Agnès... tout est si doux de ce côté-là ! »

Ce dernier mot était un pressentiment ; les visites du père et du fils laissèrent, en effet, dans toute la famille l'impression la plus favorable : Henri Lavaux semblait renaître dans l'atmosphère saine où s'étaient formées toutes ces natures jeunes et généreuses ; son fils, pour la première fois de sa vie, laissait épanouir au grand jour ses sentiments intimes et donnait l'essor à une âme pleine de tendresse, de bonté et de force. Ses premières fautes, dettes et duels, étaient le résultat d'une éducation dure et tyrannique : le ressort comprimé s'était violemment distendu, mais une seule marque d'indulgence releva ce cœur vraiment noble et le dirigea irrésistiblement vers le bien, vers le travail, vers l'honneur. Avec cet instinct des jeunes filles qui s'intéressent à ceux qui peuvent partager leur destinée, Agnès comprit ce que valait Albert, et quand son père et sa mère lui dirent qu'il la demandait en mariage, elle leur répondit simplement :

« Vous me dites qu'il me convient, il vous aime, il aime Félix : il me semble que la volonté de Dieu se montre... »

Le soir des accordeilles, Albert apporta à sa fiancée une gerbe de lilas blanc, fleur qu'elle aimait de préférence, et Henri Lavaux dit à madame Châtillon :

« Me permettez-vous, madame, de donner à ma fille Agnès cet anneau ? »

Thérèse regarda la bague, et la reconnut : c'était le même anneau d'émeraude qu'elle avait rendu à M. Lavaux, le jour de leur rupture, et qu'il avait gardé fidèlement, par une de ces conséquences inexplicables du pauvre cœur humain. Elle sourit, appela sa fille et elle dit au père et au fils qui la regardaient !

« Allons ! fiancez-la ! »

Les préparatifs du mariage se firent promptement, et Hélène sortit de sa tristesse accoutumée pour seconder sa mère, aider au trousseau, au choix des étoffes et à la façon des robes. Ses anciens goûts semblaient renaître, mais uniquement pour le service de sa sœur; elle ne s'occupait pas d'elle-même. Déjà, les premières publications étaient faites, le jour fixé, les apprêts aux trois quarts achevés, et elle n'avait pas encore choisi sa toilette. Thérèse la pressa amicalement et un matin qu'elles se trouvaient seules, au milieu des modestes richesses destinées à Agnès, la mère dit en souriant à sa fille :

« Eh bien ! ma petite Hélène, et cette fameuse décision ? à quoi t'arrêtes-tu pour le jour de la noce ? il est temps, il est plus que temps d'y songer.

— Choisissez, maman.

— Non, que ton goût décide. Tiens, regarde ces échantillons... »

En disant ces mots, elle jeta sur les genoux de sa fille un paquet de carrés de taffetas, où rayonnaient toutes les couleurs du printemps. Hélène les regarda d'un œil distrait, les froissa entre ses doigts et dit enfin :

« Cela m'est égal, ce bleu ou ce lilas ; maman, ce que vous voudrez... »

Thérèse vint vers elle et lui dit d'un ton sérieux, en lui mettant la main sur l'épaule :

— Qu'as-tu donc ? autrefois, ce choix eût été un événement, tu t'y serais appliquée. Aujourd'hui, ton insouciance me surprend... on ne change pas ainsi à ton âge. »

Hélène rougit, baisa la main de sa mère, la fit asseoir et se mit à genoux devant elle.

« Maman, dit-elle alors, je suis changée à l'extérieur parce que je le suis au fond... Vous souvenez-vous qu'une nuit, à Avallon, vous m'avez demandé aussi : Qu'as-tu donc ? J'avais un grand chagrin alors... des idées de mariage m'étaient venues et aussi des idées d'ambition... je voulais être riche, je me figurais qu'on m'aimait... J'eus une grande déception... »

— Ma pauvre petite !

— Oui, j'ai bien pleuré de regret et d'humiliation... j'étais mécontente de moi-même et des autres, je souffrais au fond de l'âme, et comme je ne voulais me confier à personne, pas même à vous, maman ! je craignais de vous faire de la peine, j'allais à l'église pour y réfléchir et y pleurer à mon aise. Quelquefois, je priais, je me plaignais au bon Dieu, je le suppliais de m'envoyer du calme, de me détacher de moi-même... Insensiblement, j'eus plus d'attrait pour la prière; j'allai encore à l'église, mais c'était pour adorer Dieu, pour lui parler cœur à cœur... »

Elle s'interrompit :

« Continue, chère fille, dit Thérèse en l'embrassant.

— Eh bien ! maman, une idée m'est venue : je me trouve si bien auprès de Dieu que je voudrais ne plus le quitter, et ne plus être exposée, dans le monde, à ces vains désirs, à ces jalousies qui m'ont fait tant pleurer.

— Tu voudrais être religieuse ?

— Oui, maman, je voudrais donner l'instruction aux jeunes filles, surtout aux plus pauvres.

— Il y a longtemps que cette pensée t'est venue ?

— Il y a plus d'une année, et chaque jour je m'y attache davantage.

— Et le mariage de ta sœur, quelle pensée t'a-t-il fait concevoir ?

— De la joie, maman, une grande joie. J'aime tant Agnès ! et pourtant, je ne voudrais pas échanger son sort contre le mien, si je dois être un jour religieuse. Maman, qu'en pensez-vous, le serai-je ?

— Ma chère fille, dit Thérèse après un peu de silence et en pressant contre elle Hélène toute tremblante, Dieu me garde de m'opposer à une vraie vocation, qui est un appel du ciel ; mais, je t'en avertis, j'éprouverai la tienne, et ton père sera de mon avis. Si tu persistes, si des juges éclairés nous assurent que la voie de la perfection est ta voie, j'en serai heureuse, chère enfant, car c'est là une destinée sainte et noble, mais tu n'y entreras pas à la légère.

— J'espère persévérer, répondit Hélène avec une joie calme, priez pour moi, maman, pardonnez-moi mes fautes passées et donnez-moi votre bénédiction...

Thérèse l'embrassa et la bénit : puis, elle lui dit avec douceur :

« Veux-tu agir maintenant avec simplicité et comme une bonne fille et une bonne sœur ? choisis ta robe.

— Oui, maman, et j'espère, dans quelque temps porter aussi une robe blanche et une couronne pour mes fiançailles avec Notre-Seigneur... »

Thérèse à sa tante Eulalie

Paris, août 18...

Chère et bien-aimée tante,

Agnès est mariée depuis hier et elle est partie, il y a quelques heures, pour un beau voyage de noces aux Pyrénées et dans le Midi. Elle est heureuse, elle est aimée, elle est sous la garde d'un cœur noble, aimant, excellent, elle est aimée par son beau-père presque autant que par son mari ; tout me rassure, et pourtant, j'ai l'âme horriblement triste. Quel vide dans cette maison ! quel silence autour de moi ! Elle est partie pour jamais : notre demeure ne sera plus la sienne, elle ne viendra plus chez nous qu'en visites, elle aura d'autres devoirs et d'autres intérêts... mais que dis-je ? je connais son cœur, elle nous aimera toujours... Pourtant, cette première séparation est bien amère ; déjà Félix est éloigné de nous ; Gaston entrera bientôt au séminaire ; Octave, dans un an, nous quittera à son tour, et Hélène, ma chère

Hélène parle de se faire religieuse ! J'en ai dû le pressentir... elle était devenue si modeste et si douce. Vous le voyez : avant peu d'années nous serons seuls. Oh ! les élever, ces sept enfants bien-aimés, parmi la gêne d'une position étroite, leur donner une éducation achetée souvent par des privations secrètes, les soigner dans leurs maladies, les diriger, les redresser, que tout cela était doux et facile, et que les voir partir est chose déchirante !... C'est la volonté de Dieu et le lot commun des mères : il faut que je m'y résigne, et que je pense aux biens qui me restent, mes jeunes enfants, et mon cher Juvénal...

(Continué par M. Chatillon).

Elle y pense enfin, cette chère femme, à son vieux mari ! il n'a pas envie de la quitter, lui, sauf quand le Maître le trouvera bon, et qu'il la précédera dans cette terre où, à la fin, tous se retrouvent. En attendant, chère tante, souffrez que je vous dise que, en dépit des lamentations de ma Thérèse, je nous trouve très-heureux et que je n'ai que des remerciements à adresser au bon Dieu. Nos enfants nous quittent, il est vrai ; nos fils, pour faire œuvre d'hommes et de bons citoyens, nos filles pour se dévouer l'une à sa nouvelle famille, l'autre aux petits enfants qui ont besoin du lait de l'instruction. Nous avons donné le jour à des êtres utiles, disposés à travailler, à servir Dieu et leur pays. Je me trouve un heureux père ; tous ne sont pas aussi favorisés. La vieillesse vient, il est vrai, les cheveux grisonnent, les yeux s'éteignent, le corps se raidit, mais la perspective d'une douce retraite, passée dans un tranquille pays avec ma femme, nous reposant tous deux du travail de notre vie, n'est-elle pas agréable ? Nous verrons, dans l'activité et le mouvement, nos enfants et nos petits-enfants, et nous nous dirons que lorsque Thérèse et Juvénal reposeront, côte à côte, sous l'herbe du cimetière, leurs descendants conserveront d'eux un bon souvenir. Que nous regardions le passé ou l'avenir, nous pouvons être satisfaits ; nous sommes entre des devoirs accomplis et de saintes espérances, et nous avons, pour l'heure présente, notre affection mutuelle et l'attachement de nos enfants.

Déjà, ma bonne Thérèse ne pleure plus, elle s'appuie sur moi pour lire ce que je viens d'écrire, et elle me charge, bonne tante et amie, de vous embrasser et de vous dire que nous irons vous voir bientôt.

Votre dévoué serviteur et neveu,

J. CHATILLON.

MATHILDE BOURDON.



LA LAIDE



On dansait au casino de ***. La salle était mal éclairée, mal décorée, l'atmosphère lourde et poudreuse. Sur les banquettes étroites et pressées, se froissaient crinolines et volants, et cela avait paru irrésistible aux moins mondaines. Il est vrai qu'on dansait pour les pauvres... Ne fallait-il pas remplir son devoir de charité jusqu'au bout? C'était un tourbillon vertigineux de tulle, de dentelles et de rubans à désespérer celles qui n'y pouvaient entrer. Plus d'une jupe effleurait en passant le visage des délaissées et semblait les souffleter dédaigneusement. Faire tapisserie! Où est l'amour-propre de vingt ans capable de supporter bravement l'ironie de ce terme cruel?

Pourtant, une jeune fille assise à côté d'une vieille dame semblait gaiement résignée à son malheur.

Ses regards suivaient avec intérêt une danseuse d'une beauté remarquable que la valse emportait au plus fort de la mêlée.

« Voyez donc, ma tante, le succès de Marie, dit-elle en se tournant vers sa voisine. Quelle est charmante, ma cousine! »

Madame de Baunes sourit.

« Oui, répondit-elle, Marie est en beauté ce soir! mais toi, tu t'ennuies peut-être, chère enfant? Ah! je voudrais que Marie eût ta simplicité!

— Mais, ma tante, reprit Lucy, ce que vous appelez ma simplicité n'est que la conscience de ce que je suis. J'aurais bonne grâce, vraiment, à vouloir plaire, avec mon teint couleur de souci, ma bouche fendue jusqu'aux oreilles, et un nez qu'on n'a jamais pu classer; moi, je pencherais pour la famille des retroussés.

— Le portrait n'est pas flatteur, au moins! Tu exagères, Lucy.

— Non, ma tante, vous avez beau dire, je suis laide, pour de bon, laide, et... je crois que cela m'est égal, ajouta Lucy en riant. En me donnant un visage disgracieux, la nature m'a faite timide, tranquille, sauvage, et je préfère à toutes les fêtes du monde une promenade au soleil, dans les bois.»

La valse était finie. Marie revint s'asseoir entre sa mère et sa cousine.

« La charmante soirée! » dit-elle avec expansion.

Déjà l'orchestre annonçait une polka, et les jeunes gens faisaient leurs invitations avec cette phrase monotone que les plus spirituels ne sont pas encore arrivés à varier. Ce moment, toujours

plein d'émotion, ou du moins de curiosité, laissait Marie fort calme. Elle regardait nonchalamment son carnet surchargé d'une infinité de chiffres.

« C'est à ne pas s'y reconnaître, soupira-t-elle pendant que sa jolie bouche s'appêtait à formuler un « merci, monsieur, je suis engagée. » Le beau Gérard de May était devant elle; or, que venait-il faire, si ce n'est apporter un hommage de plus à celle que tout le monde proclamait la reine du bal?

Mais, déception singulière! surprise étrange, inconcevable! c'est à sa cousine que s'adresse l'invitation attendue, et déjà Lucy est debout au bras de son partner.

Quoi! Gérard de May? l'homme aux principes absolus en fait de beauté? lui qui craint de se compromettre en faisant danser mademoiselle de Bauvert, parce qu'elle est trop grande, mademoiselle Savenay parce qu'elle est trop petite, mademoiselle Dormeux parce que son nez a la fâcheuse habitude de rougir? Quant à mademoiselle Vermouilly, non, pour un empire, il ne lui ferait pas l'honneur d'une contredanse; elle a le pied plat...

Oui, c'était bien Gérard, en contradiction avec les principes mille fois proclamés par lui, et cela devant ses satellites et ses envieux.

« Il y a ébahissement général, c'est évident, se dit-il en conduisant sa danseuse. Ce que je fais là est beau, grand, généreux... J'ai de vagues idées de prix Monthyon.... La pauvre petite ne doit rien y comprendre, son état habituel étant de passer parfaitement inaperçue. Mais c'est qu'elle danse très-bien! légère comme une fée! Laide? Mais pas tant, après tout! Bouche décidément très-grande... nez qui laisse tout à désirer... mais des yeux intelligents, doux... de fort beaux yeux! Et voyons donc, ce teint de souci, comme elle disait... hum! je préfère cette carnation espagnole à ces pâles et fades camélias que l'on admire aujourd'hui. Elle est gracieuse en somme... Voyons, est-ce que je vais la trouver jolie, maintenant? Non, je suis content, fier de ma belle action, et cela me rend indulgent... Maudite bouche!... Elle disait vrai, mais les belles dents!... »

Gérard en était là de son monologue, lorsque les derniers accords de l'orchestre se turent.

« Suis-je idiot! pensa-t-il en reconduisant Lucy à sa place; je ne lui ai pas adressé un mot... Il faut que je répare ma bêtise, en lui demandant la prochaine contredanse. »

Gérard avait raison. Par le seul fait de son choix, il avait sorti Lucy de son obscurité.

A peine avait-elle repris sa place, que plusieurs autres invitations lui furent adressées.

« Eh bien, t'amuses-tu ? lui demanda sa tante.

— Un succès ! ajouta Marie.

— En vérité, répondit Lucy avec une franche gaieté, j'ai peur que cela ne me gêne... Oh ! non, il n'y a pas de danger que je m'y habitue, ces choses-là n'arrivent qu'une fois. »

..

Malgré ses prétentions, Gérard ne manquait ni d'esprit ni de cœur. Coquet et futile comme une femme, il avait cependant des côtés sérieux. Parfois, quand il était seul, l'homme mondain brait ses dioux, et se prenait à déplorer l'inutilité de sa vie. Après s'être amusé à arborer une cravate nouvelle, un costume excentrique, il était pris souvent d'un immense bâillement, d'un ennui sans terme de comparaison. Mais si souvent il était saisi de dégoût, plus souvent il jouait son rôle sérieusement.

Ce rôle, pris d'abord par désœuvrement, il le gardait par habitude. « Et pourquoi pas cette comédie aussi bien qu'une autre ? » se disait-il. Il cultivait le paradoxe, et s'en servait pour faire pièce à la vérité. N'est-ce pas le moyen le plus facile de paraître spirituel à bon marché et d'étonner les niais ?

Pourtant, il tenait plus qu'il ne se l'avouait, à cette vie factice. Il avait ses flatteurs, et croyait consciencieusement à sa réputation d'homme à la mode.

Par quelle fantaisie avait-il recherché Lucy ?

Placé derrière elle, par hasard, il avait entendu sa conversation avec sa tante; il fut touché de ses sentiments humbles et doux. « En tout cas, s'était-il dit, le monstre a une jolie voix; faisons briller pour lui, un instant, le soleil des belles et des admirées. » Mais, ne l'ayant vue que de dos, et ne sachant pas jusqu'à quel point la jeune fille avait dit vrai, s'exagérant encore sa laideur, il s'était avancé résolument sans la regarder, de peur de reculer au moment décisif.

Lorsque Gérard alla prendre place au quadrille, Lucy à son bras pour la seconde fois, plus d'un regard étonné s'arrêta sur eux.

« L'effet se continue, » pensa le jeune homme, tout en cherchant à adresser une phrase spirituelle à sa danseuse.

Pendant ce temps les propos allaient leur train dans la salle.

« Voyez donc le succès de mademoiselle Davourel ce soir, disait une vieille femme à sa voisine.

— Mais elle embellit beaucoup depuis quelque temps, répondait celle-ci.

— Quant à moi, je ne l'ai jamais trouvée laide, ajoutait un vieux monsieur, dont le cou se plissait dans sa cravate blanche.

— Quel original que ce Gérard de May ! fit une mère de famille flanquée de trois grandes filles, dont les épaules très-développées donnaient des espérances inquiétantes.

— Mais elle a une taille charmante, dit un lycéen.

— Une vraie sauterelle écorchée ! s'écria la ma-

trone, dont les yeux s'arrêtèrent complaisamment sur ses filles.

La glace était rompue entre Gérard et Lucy. Il se trouva que le frère de la jeune fille avait été son intime ami au collège. Les hasards d'une jeunesse un peu... — ici M. de May toussa — de nombreuses occupations les avaient séparés... on s'était perdu de vue, mais quel plaisir de revoir ce cher camarade ! mademoiselle Davourel daignerait lui donner son adresse ! Et maintenant, oui, il trouvait une ressemblance très-grande entre le frère et la sœur.

Gérard put-il affermir sa réputation d'homme d'esprit ?

Il aurait été médiocrement flatté s'il avait pu lire dans les pensées de la jeune fille, dont le jugement avait formulé cet arrêt : « Ce monsieur Gérard de May vaut peut-être mieux, après tout, que sa réputation. »

Quant à lui, il resta sous le charme, frappé de la simplicité, de l'esprit et du sens que décelaient les réponses de la jeune fille. Il la pria de le présenter à sa tante.

« Hasard charmant, dit-il ensuite à madame de Baunes, le frère de mademoiselle a été mon plus intime ami au collège. Je connais un peu ainsi toute la famille... »

Puis il s'assit à côté de la vieille dame, et mit tous ses efforts à paraître aimable et amusant.

« En vérité, lui dirent ses amis, lorsqu'il se mêla de nouveau à leur groupe, c'est un ensorcellement ou un pari !

— Non, il veut être maire de son village et couronner des rosiers, reprit un autre.

— Et on mettra sur sa tombe, s'écria un troisième : « Ci git Gérard de May, un élégant qui se noya prématurément dans le pot au feu du ménage — car il l'épousa, messieurs — un lion dompté par une petite fille pas jolie du tout, mais du tout, du tout !

— Philippe, tu m'ennuies, répliqua Gérard.

— A quand le mariage ? s'écria Philippe Baudoin, avec la partie de loto à dix centimes, arrosée de cidre et de marrons ?

— Assez ! » fit M. de May avec hauteur.

On revient peu, dans le monde, sur une première impression : une opinion lancée au hasard — pour peu que celui qui l'a émise ait une certaine supériorité de rang, de fortune ou d'esprit — est vite érigée en arrêt définitif. La société est divisée en petits cercles, et chaque cercle a ses planètes et ses satellites.

A son arrivée à ... on avait déclaré Lucy laide, et laide elle était restée.

« C'est égal, se dit Gérard en rentrant chez lui, je préfère au gentil gazouillement de la belle Marie la conversation de sa cousine. L'enjouement aimable d'une jeune fille ne perd rien à être saupoudré d'un grain de sérieux par-ci par-là. Certes, j'aime peu les caractères décidés et impérieux de certaines matrones qui passent leur temps à vouloir prouver à leur mari et à leur entourage qu'elles auraient fait d'excellents généraux... Mais ce petit cœur chaleureux et brave qui n'hésite pas devant la bataille pour soutenir ce qu'elle croit bon et bien; voilà qui me plaît ! Et avec quelle fermeté modeste elle m'a lancé sa philippique ! En vérité,

était-elle laide à ce moment-là? Non, non! ou je ne m'y connais plus, ou... je suis amoureux. La bonne histoire! Ah ça, est-ce que les bains de mer me troubleraient la tête?

Et il répéta encore en allumant un cigare :

« Ah! la bonne histoire! »

Une promenade avait été arrangée pour le lendemain par M. de May. Il s'agissait de visiter le petit port de Nerville, qu'une légende rendait particulièrement intéressant.

On racontait que le jeune homme ou la jeune fille qui passait sans trébucher « le pas de la Nonne » était inévitablement marié dans l'année. Ce pas de la Nonne consistait en de grosses pierres moussues, branlantes, fort espacées, submergées à moitié dans la rivière de la Nonnette, qui va jeter sa goutte d'eau dans la mer. Ce pont primitif ne pouvait avoir d'utilité que pour les gens alertes et adroits. Tous les jeunes gens avaient acclamé la proposition faite par Gérard, et baigneurs et baigneuses se mirent intrépidement en route, dès huit heures du matin.

Lorsqu'on fut arrivé au but de l'expédition, ce fut à qui tenterait l'épreuve. C'était aussi une occasion de montrer sa légèreté et sa grâce. Le pas réellement difficile à franchir, donnait peu de réponses satisfaisantes. Les maladroites excitaient des rires bruyants. Plus d'un petit pied prit un bain intempestif, et certaines bottines vernies sortirent de l'eau en ayant échangé la poussière du chemin contre la vase du ruisseau.

Lucy était restée un peu en arrière auprès de sa tante.

« Eh bien, mademoiselle, lui demanda Gérard qui était d'abord parti un des premiers avec Marie, votre sagesse dédaigne-t-elle de se mêler à nos folies? Êtes-vous si indifférente que vous ne vouliez pas consulter la nonne, ou bien êtes-vous déjà fixée sur la question que nous allons tous lui adresser?

— Rien de cela. Vos suppositions ne sont pas justes, » répondit Lucy en riant.

Et elle se mit sur le bord du ruisseau.

Gérard essaya de la suivre.

Bientôt des applaudissements lui apprirent que Lucy avait passé victorieusement le petit Rubicon normand.

« Bravo! bravo! s'écriait-on, mademoiselle Savourel a sauté comme un isard des Pyrénées. »

M. de May s'approcha.

« Quand je vous disais, mademoiselle, que vous deviez être sûre de la réussite de l'épreuve.

— Jamais légende n'aura mieux menti, répondit Lucy en riant.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il n'est pas probable que je me marie jamais.

— Est-ce un vœu?

— Non, un pressentiment.

— Bah! reprit Gérard, vous rencontrerez un jour ou l'autre votre prince Charmant.

— Oh! ce n'est pas ainsi que je l'entends! s'écria Lucy en riant. Je veux dire que je suis pauvre et laide, deux très-mauvais points pour une fille à marier.

— Vous êtes bien sévère pour vous, mademoi-

selle. Ne croyez-vous pas qu'il y ait des cœurs assez...

— Charitables? interrompit Lucy en riant.

— Oh! quelle horrible pensée!

— Mais, s'écria Lucy un peu gênée de se voir ainsi discutée, il faudrait encore que ce cœur me convint.

— Et vous êtes difficile?

— Très-difficile, » reprit-elle avec un petit sourire mystérieux.

En ce moment ils furent rejoints par Marie et plusieurs autres personnes.

« Nous avons gagné notre déjeuner! s'écria-t-on de tous côtés. A table! à table!

— Très-difficile? pensait Gérard; que veut-elle dire? »

Et involontairement il se mit à faire un examen assez bienveillant de sa personne. Il songea à sa réputation d'homme d'esprit, à son hôtel du faubourg Saint-Honoré, à ses riches propriétés dans la Corrèze.

« Je me demande, murmura-t-il, si moi, jeune homme suffisamment doué.... je trouverais grâce devant cette petite personne? Eh que m'importe! je ne veux plus y penser? »

Pourtant, le lendemain et tous les jours suivants, Gérard se montra de plus en plus assidu auprès des dames de Baunes.

« Est-ce pour mademoiselle Marie? est-ce pour mademoiselle Lucy, que le beau Gérard va si souvent au pavillon? se demandait-on sur la plage.

— On entendra dans peu annoncer un mariage.

— Mais pour laquelle des deux? se disait madame de Baunes tous les soirs. Ce gendre me conviendrait, et l'union serait assortie.

— Lucy? Il est trop frivole, trop mondain pour elle. Il faut à ma nièce un mari sérieux... comme le président. Il est un peu âgé sans doute, mais leurs goûts simples s'allieraient parfaitement. »

Madame de Baunes était une charmante femme, mais très-superficielle, et qui faisait consister le bonheur dans l'exécution fidèle du programme que le monde impose à ses élus.

« Est-ce pour moi ou pour Lucy? se disait Marie.

— Mademoiselle de Baunes est charmante, pensait Gérard, mais c'est une enfant qui prend au sérieux son rôle de poupée à la mode. Lucy est laide et trop sérieuse pour moi. Que fais-je ici? Je suis dans une position fautive dont il me faut sortir au plus vite. »

Les jours passaient et Gérard ne parlait pas.

Sur la plage, les avis étaient partagés, les discussions animées. La majorité penchait, bien entendu, pour Marie. D'ailleurs, il faut le dire, en public Gérard s'occupait beaucoup plus de mademoiselle de Baunes. Il ressentait une espèce de honte à laisser percer sa préférence pour une personne aussi peu recherchée que Lucy. La beauté de Marie le flattait. Il aimait à voir l'empressement de ses amis autour d'elle. Il ne lui déplaisait pas que l'on dît qu'il était amoureux de mademoiselle de Baunes et que sa recherche serait probablement accueillie. Tant d'autres l'enviaient! Mais il avait une certaine frayeur d'entendre dire qu'il aimait Lucy et qu'il songeait à l'épouser. Bien que les petites gens et les vanités qu'il rencontrait sur son chemin eussent

ses ironies secrètes, il s'était trop plié lui-même à la vie factice pour ne pas adorer en public les dieux qu'il brisait en secret; pour ne pas y sacrifier aussi par habitude et par faiblesse.

Cependant le réveil se faisait en lui peu à peu, les ténèbres se dissipaient; bientôt le grand jour allait l'éclairer tout à fait.

Durant ses visites au pavillon habité par madame de Baunes, il avait de longues conversations avec Lucy, dont la raison, la bonté, la manière droite de juger les choses, le pénétraient peu à peu. Il aimait sa conviction, son énergie en face du devoir. Il était de jour en jour plus charmé de ses découvertes, et, des pensées plus nobles et plus sérieuses occupaient maintenant ses heures oisives. La nullité de sa vie lui devenait insupportable.

Lucy seule n'était point indécise sur les sentiments de Gérard :

« C'est un prétendu pour ma cousine, pensait-elle; je le crois bon, mais bien gâté par les habitudes creuses de la vie parisienne. Quel dommage ! Ah ! si Marie veut... »

Un soupir involontaire lui échappa. Elle l'étouffa bien vite.

Lucy, orpheline et sans fortune, habitait chez sa tante. De retour à Paris, madame de Baunes, dès que l'hiver montra le bout de son nez rouge, ouvrit son salon. Parmi les jeunes gens qu'elle recevait, Gérard se montra le plus assidu. Elle ne doutait point que sa fille ne fût le but de ces visites. Quelle surprise pour elle lorsque Gérard vint un jour lui demander la main de sa nièce ! Elle réprima un premier mouvement de déception et de mécontentement, et communiqua sa demande à Lucy. Celle-ci refusa en fondant en larmes.

« En vérité, dit madame de Baunes, qui regardait comme un devoir d'insister, je ne vous comprends pas, mon enfant.

— Pardonnez-moi, balbutia Lucy, je sais tout ce que la recherche de M. de May a de flatteur, mais ce mariage ne nous rendrait heureux ni l'un ni l'autre. »

Madame de Baunes ne put obtenir d'autre réponse. Elle écrivit le soir même à Gérard le refus de sa nièce.

Le désappointement du jeune homme fut grand. Il se croyait en droit d'espérer un autre résultat. Sa vanité en fut piquée au vif.

« C'est ma bonne fortune, se dit-il en revenant du club, qui a inspiré Lucy. J'aurais donné beau jeu aux plaisants avec un semblable mariage. Mais je ne retournerai plus aux bains de mer; ils sont dangereux pour ma raison. »

Madame de Baunes avait enveloppé le refus de Lucy de toutes les circonlocutions polies et adouçissantes qu'avait pu lui inspirer sa sympathie pour le jeune homme.

« C'est un caprice auquel je ne comprends rien, dit-elle à Gérard lorsqu'il lui rendit visite le lendemain; ce caprice passera. A votre place, je ne me découragerais pas, je voudrais avoir une explication de vive voix.

— Au fait, pensa Gérard, je serais curieux de connaître ses raisons. Il y va même de ma dignité.

— Puisque vous me le conseillez, madame, reprit-il tout haut, je me permettrai de venir ce soir

à votre réception. J'arriverai de bonne heure, de manière à vous trouver seules, et je demanderai à mademoiselle Savourel, en votre présence, une explication qu'elle n'a donnée complètement ni à vous ni à moi. »

Dans la journée il se fit conduire au bois, il lorgna consciencieusement toutes ces belles indolentes qui vont exhiber, de quatre à six heures, leur désœuvrement et leurs toilettes tapageuses. Puis il prit les rênes, lança ses chevaux à toute vitesse, et se donna la satisfaction de croire que tout Paris avait admiré son habileté à conduire.

Bientôt, dans la foule des équipages, il reconnut celui de madame de Baunes. Marie, dont la beauté et la toilette étaient éclatantes de fraîcheur, lui fit en passant un petit signe amical, et il se sentit flatté.

« Quelle grâce, se dit-il, quelle jolie fleur de salon ! Comment ne suis-je pas épris de cette charmante personne ? »

Tout à coup il se revêtit à ..., assis sur la grève, en face de la mer bleue et tranquille.

Madame de Baunes exprimait son admiration en termes enthousiastes, sortes de clichés, à l'usage des gens du monde, qui leur épargnent une trop grande tension d'esprit.

Marie lisait un roman de Walter Scott. Lucy travaillait à une petite brassière d'enfant, destinée au nouveau-né de la femme d'un pauvre pêcheur. Son aiguille agile courait sans s'arrêter, tandis que ses yeux intelligents et doux se levaient de temps en temps sur les beautés qui l'entouraient.

« L'âme poétique, c'était elle, s'écria-t-il, elle qui ne disait rien ! Chez elle l'admiration, au lieu de se répandre en paroles, en exclamations affectées, se traduisait par le recueillement; la reconnaissance s'affirmait par des actions de grâces effectives : la charité ! Fi, de ces coups d'ailes qui emportent par de là les nues les imaginations exaltées, les cœurs vides ! Fi de ces âmes poétiques et sensibles, qui ne savent pas consoler une misère. Lucy ! l'idéal du devoir tranquille, de la conscience satisfaite, de la vie du cœur, de la vie de famille, de l'héroïsme intérieur, suis-je digne de vous ? »

C'était la première fois que ce doute se présentait à son esprit, et il en reçut comme un choc violent.

Il rentra à Paris tout pensif. Son orgueil était abattu. Le soir, chez madame de Baunes, il s'approcha craintivement de Lucy :

« Madame votre tante m'a permis de vous parler, mademoiselle, lui dit-il, et la voix lui manqua.

— Je le sais, monsieur, lui répondit-elle en baissant les yeux et en rougissant beaucoup. Pardonnez-moi, monsieur Gérard, mais si je consentais à devenir votre femme, un jour vous auriez des regrets. Oh ! ne dites pas non, fit-elle en arrêtant le geste de dénégation du jeune homme. Je le sais bien, moi; vous ne m'aimez pas tant que vous croyez. Quelquefois vous avez renié notre amitié, ajouta-t-elle en secouant tristement la tête. Je vous ai entendu, un jour que vos amis vous plaisaient sur votre assiduité auprès de moi. Et puis, ne vous trompez-vous pas ? Il n'y a pas bien longtemps, vous hésitiez encore entre Marie et moi. »

Le jeune homme rougit.

« Enfin, monsieur Gérard, reprit Lucy, je vous dirai tout : vous êtes trop vacillant dans vos résolutions, trop incertain, trop peu convaincu de ce que vous aimez et de ce qui vous déplaît. Je ne flatte-rais pas votre vanité, et vous souffririez au moindre vent mondain qui soufflerait sur notre foyer... Je ne pourrais pas vous suivre dans cette existence bruyante que vous aimez... Je veux que mon mari soit un homme sérieux, bon, utile à ses semblables. Pour que je sois sa compagne, il faut que nous marchions dans les mêmes sentiers, sous le même drapeau, avec un seul mot d'ordre : le devoir.

Lucy parlait avec chaleur, d'une voix douce et profonde. Toute son âme était dans ses yeux. Gérard l'écoutait avec recueillement. Il se sentait bien vraiment indigne d'elle. Le sceptique, dont on citait les brillantes reparties, se trouvait timide, devant cette petite fille animée d'une grande conviction, devant cet esprit droit et passionné pour le bien; il sentait fondre toutes ses idées fausses. Les paroles simples de la jeune fille lui entraient dans le cœur, chassant devant elles toutes ses convictions de *high life*.

« Et si je vous criais, répondit Gérard : « Vous avez raison, je veux être tout ce que vous dites là, je veux commencer une vie nouvelle; votre mari aidé de vous, renoncera à toutes les erreurs de son passé ? »

— C'est au fiancé à répondre du mari, reprit-elle lentement.

— Eh bien, oui, oui, s'écria le jeune homme; aussi tout ce que je vous demande, c'est une espérance.

— Dans deux ans, monsieur Gérard, si vous avez tenu tout ce que vous me promettez, si vous ne m'avez pas oubliée, je serai votre femme. Au reste, ce que j'exige de vous, cette longue épreuve, c'est ma mère qui nous l'impose; à son lit de mort, je lui ai promis de ne me marier qu'après y avoir réfléchi longtemps. Son union avec mon père ne fut pas heureuse, et elle s'éteignit en redoutant pour sa fille les malheurs qui avaient prématurément ouvert sa tombe. »

Gérard accepta avec enthousiasme les termes du traité, et dès le lendemain il partit pour ses terres de la Corrèze.

« Un homme utile, se disait-il quelques jours après son arrivée dans sa propriété, mais ce n'est pas facile d'être un homme utile ! »

Par une belle soirée d'automne, il errait dans le village voisin de son habitation. Pour la première fois, les misères, l'ignorance de ceux qui l'habitaient se présentèrent à son esprit.

« Ah! c'est ici, s'écria-t-il, que je peux utiliser ma jeunesse, mon activité, ma fortune ! »

Le lendemain, le maire, pauvre paysan à peu près aussi ignorant que les autres, dinait à sa table. Gérard se fit rendre compte par lui de l'état du pays, des souffrances à soulager. Une route tracée à un

certain endroit pouvait faciliter les communications avec la ville, et donner plus d'importance au petit village; les malades manquaient souvent de secours, parce qu'il fallait aller chercher le médecin à une trop grande distance; des landes, dédaignées par lui, pouvaient, étant habilement exploitées, donner de bons revenus.

Dix-huit mois après cette conversation avec le maire, la route était achevée, les villages environnants prospéraient; un officier de santé était venu s'établir dans le village, assuré par Gérard d'un traitement qui lui permettait de visiter les pauvres gratis. Il avait concédé à crédit, à quelques familles honnêtes et nécessiteuses, les terres laissées incultes jusque-là.

Gérard avait aussi établi une école; les malades, les pauvres, venaient sans hésitation chercher auprès de lui les secours dont ils avaient besoin. Son temps était tellement rempli, qu'il s'accordait une heure de promenade ou de rêverie comme une distraction.

Le Parisien blasé qui, s'éveillant à midi, se demandait, en bâillant d'ennui, comment il emploierait les heures oisives de sa journée, se levait maintenant avec le jour, pour avoir quelques heures de plus à donner au travail.

Le soir, retiré dans un cabinet, il cherchait les progrès à faire faire à l'agriculture, il étudiait toutes les ressources de son pays, il s'occupait même un peu de médecine.

Des lettres bonnes et charmantes lui arrivaient souvent de Paris. Il espérait et il attendait avec foi, avec recueillement, que son temps d'épreuve fût expiré.

Lucy, mise par lui au courant de sa vie, voyait venir avec la même confiance le jour où elle remettrait son existence entre les mains de son mari. Leurs cœurs étaient pénétrés d'une estime, d'une affection, d'une confiance réciproques.

Par une belle matinée de printemps, ils s'agenouillèrent tous deux devant l'autel où ils devaient prononcer le serment qui liait leurs vies à jamais. Les cloches envoyaient dans les airs leurs plus gais carillons. Il y avait partout autour d'eux, du soleil, des fleurs, des sourires, des bénédictions.

Le soir, lorsqu'ils se promènèrent par les chemins embaumés, à l'heure où la fleur murmure ses secrets à la brise, par une nuit étoilée et seraine, Gérard fit à voix basse une question à sa femme, qui inclina doucement la tête en rougissant.

« Plus haut, dit-il.

— Je t'ai aimé dès le premier jour, reprit-elle, et mon rêve maintenant, c'est de revoir ce coin de mer bleue où pour la première fois nous nous sommes rencontrés. »

E. ALLOUARD.



LE JARDIN DU RICHE

Silencieux près de la porte ouverte,
Il admirait, pauvre enfant savoyard,
Le grand jardin, dont la beauté déserte
Sans l'effrayer retenait son regard.

Il contemplait, depuis longtemps peut-être,
Ce paradis... quand, tout à coup, voilà
Que son oreille entend le pas du maître,
Et qu'il s'enfuit, rougissant d'être là.

Reviens, petit. Ne crains pas... je t'appelle.
C'est bien assez que le maître, en passant,
Fasse au lointain s'envoler l'hirondelle,
Faut-il encore effaroucher l'enfant ?

Eh ! penses-tu que mon regard s'attriste
De la gaité qui brille en ton œil bleu ?
Et craignais-tu que mon cœur égoïste
Fût moins content lorsque tu l'es un peu ?

Croyais-tu donc, en ton âme naïve,
Que le bouleau, le chêne, le tilleul,
L'étang d'azur et les fleurs de la rive,
En cet endroit sont faits pour moi tout seul ?

Mais, pauvre enfant, si mon orgueil suprême
De mon jardin chassait le malheureux,
Ne sais-tu pas que le bon Dieu, qui t'aime,
Un jour aussi me chasserait des cieux ?

Viens voir, ami, plus haut que le portique,
Tous les trésors étalés en ce lieu.
Et comme a su le rendre magnifique
La main de l'homme et le soleil de Dieu.

Ce sont des pins, vivantes pyramides,
Où, libre et fier, l'oiseau va se poser,
Des bassins d'or et des gerbes limpides
Qui jour et nuit tombent sans s'épuiser.

De frais bijoux que le matin colore,
Cailloux de marbre et boutons entr'ouverts,
Puis le bosquet si frais et si sonore
Qu'un rossignol y donne ses concerts.

Lorsque le vent passe dans les allées,
Ce n'est partout que rumeur et frisson,
Arbres plantés, pétales envolées,
Parfums dans l'air et fruits dans le gazon.

Enfant, vois-tu ? palais, jardin superbe,
Nous font du ciel oublier les splendeurs...
Charmants liens ! chaînes d'or ou brins d'herbe,
Assez puissants pour attacher nos cœurs.

(1) Nous devons à la bienveillante obligeance de l'auteur ces vers inédits que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lectrices.

Mais du jardin lorsque la porte close
S'ouvre à celui qui souffre et qui gémit ;
Quand sous son ombre un vieillard se repose,
En le voyant quand l'orphelin sourit,

Le ciel caché tout à coup se dévoile ;
Le pauvre à Dieu nous guide par la main,
Et son regard est une pure étoile
Qui du salut nous montre le chemin.

Vois les berceaux, les grottes, les volières,
L'étang qui dort... enfant, veux-tu des fleurs ?
En voilà tant ! dis ce que tu préfères
Des doux parfums ou des vives couleurs.

Ton doigt se lève et désigne en silence
Le lis vêtu plus richement qu'un roi.
Emporte-le ! Dieu, qui sait tout d'avance,
Peut-être toi l'avait fleuri pour toi.

Vois ce rosier sous ses guirlandes blanches.
Vrail ! l'on dirait qu'avant notre réveil
Il a neigé sur le bout de ses branches,
Et qu'un instant va le fondre au soleil.

Prends le souci, doré comme l'aurore,
L'œillet pourpré comme ta lèvre, enfant.
Prends ce jasmin... prends-en d'autres encore ;
A tes amis porte-les triomphant.

En attendant que le vent les effeuille,
Compte-les bien : lis, œillet, fuchsia,
Puis, en chemin pour celui qui les cueille,
Autant de fois dis l'Ave Maria.

MARIE-JENNA.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

J'EN étais restée, je crois, dans ma dernière lettre, au moment où mes amies et moi interrompons notre conversation pour accompagner ma mère à la promenade. Voici la suite de cet intéressant récit.

Tu nous retrouves dans la rue, Florence. Adrienne en femme sérieuse, marche à l'arrière-garde, à côté de maman ; notre vive Marie, s'emparant du bras de Berthe, se glisse en avant pour pouvoir diriger la marche à son gré ; Thérèse, Lucie et moi, demeurons au milieu et servons de corps d'armée.

Je te laisse à juger si, ainsi réunies, nous formons un gentil bataillon... Par exemple, un bataillon n'ayant nullement les allures *grenadières* et *benoîtines* si fort à l'ordre du jour, je te prie de le croire !

Marie a bien par-ci par-là, selon sa coutume, quelques rubans et quelques verroteries de plus qu'il ne faudrait ; mais, comme, à cela près, sa toilette est très-convenable et très-peu tapageuse, nous pouvons faire cette petite concession à son goût pour le clinquant. Seulement, le plaisir inusité d'être à la promenade en si nombreuse com-

pagnie et surtout au bras de son amie Berthe, qu'elle affectionne tout particulièrement, la sur-excite à tel point qu'elle rit, parle, gesticule avec un entrain qui fait retourner sur elle tous les promeneurs ; mais elle ne paraît pas plus s'en soucier que si elle était seule dans la rue avec Berthe. Cette démarche fringante (permets-moi l'expression) qui forme un contraste complet avec la tenue posée et pleine de modestie de Berthe, désole la raisonnable Lucie.

— Mon Dieu, dit-elle d'instant en instant, que cette Marie est donc évaporée, et quelle mauvaise habitude elle a de tourner ainsi la tête sur tous ceux qui passent auprès d'elle ! On doit la prendre pour une vraie petite folle !

Puis, faisant quelques pas vers sa sœur :

— Marie, je t'en prie, observe-toi un peu plus ! murmure-t-elle à son oreille d'un ton de reproche.

— Madame la morale, riposte en riant Marie, voulez-vous donc que je marche à pas comptés...

— Comme un recteur suivi de quatre facultés ?

achève gaiement Berthe en désignant tour à tour Thérèse, Lucie, moi et elle-même.

— Non certes ! ce serait un rôle trop majestueux pour une tête légère comme la tienne... répond Lucie.

— Et les doctes facultés seraient trop mal représentées aussi, interrompt en riant Thérèse.

— Nous ne te demandons que de te tenir comme une personne sensée, de ne pas mettre le public dans la confidence de tout ce que tu peux raconter à Berthe, de n'avoir pas l'air d'une girouette en promenade et de ne pas rire au nez des gens comme si tu trouvais leur mine extrêmement plaisante.

— Oh ! ma sœur !...

— Je sais bien que telle n'est pas du tout ton intention, mais enfin tu en as toute l'apparence ; et vrai ! je suis confuse, de penser que cette jeune étourdie que chacun regarde curieusement est ma sœur.

— Amen ! fit Marie avec un air qui n'était pas précisément un air de componction ; toutefois, pendant un instant, elle modéra un peu ses gestes, ce qui ne l'empêcha pas de dire à Berthe d'un air tragi-comique : Apprécie, chère amie, le bonheur inappréciable d'avoir une sœur aînée comme la mienne ! c'est, vois-tu, une source réelle de jouissances : sermons à volonté, conseils à perte de vue, morale à l'année...

Nous étions arrivées devant l'église qui se construit à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin, du côté de la rue Saint-Lazare, Marie interrompit sa tirade pour nous faire admirer combien le nouveau monument s'élevait imposant et gracieux, débarrassé des échafaudages qui en masquaient les délicates sculptures, les rosaces dorées et les balustres à jour.

— C'est en style renaissance, n'est-ce pas, mesdemoiselles, qu'est fait ce grand portail surmonté d'un clocher haut, dit-on, de 65 mètres ? Et sur le second plan, ce mur pignon, couronné d'une galerie découpée et flanqué de deux tourelles, comme c'est joli ! C'est sans doute là que seront les escaliers

qui conduiront aux tribunes et aux parties supérieures de l'édifice ?

— Eh mais, les trois fontaines qui doivent décorer le square précédant l'église, sont déjà posées.

— Elles sont charmantes, ces fontaines, avec leurs vasques superposées, dans lesquelles l'eau retombera en cascade !

— Moi, ce que je préfère, ce sont ces deux rampes balustrades qui encadrent le gazon et qui, descendant en pente douce, permettront aux voitures d'arriver jusque sous le porche de l'église. Comme ce sera commode pour les souliers de satin des mariées !

Et tout le monde faisant chorus :

— Décidément, la Trinité sera une très-belle église, l'un des monuments remarquables de notre Paris moderne.

— Puisque ces questions d'édilité parisienne sont sur le tapis, permettez-moi de vous demander, mesdemoiselles, si vous savez qu'outre les marchés aux Fleurs, de la Madeleine et du Château-d'Eau, il va y en avoir un quatrième sur la promenade située entre l'hôtel de ville et la caserne Napoléon ?

C'était Lucie, bien entendu, qui était porteur de cette nouvelle horticole. Depuis que nous avions quitté la maison, elle nous arrêtait pour s'extasier devant chaque vitrine de fleuriste que nous rencontrions. Il est vrai que ces sortes de boutiques sont une des séductions de la grande ville. Je ne connais rien de plus charmant, de plus tentant que ces étalages embaumés où les plantes exotiques les plus rares, les plus bizarres d'aspect se confondent dans un gracieux pêle-mêle avec les fleurs les plus connues, mais aussi les plus aimées de nos climats : boutons de roses mousseux, violettes de Parme, lilas blancs en plein cœur d'hiver. On dirait qu'il frissonne sous la bise, ce frêle et beau lilas ! — myosotis, camélias, pensées, magnolias splendides, que sais-je encore, moi ? c'est à s'oublier là, comme Lucie, des heures entières, et à souhaiter être fiancée, rien que pour recevoir ces superbes bouquets blancs d'une fraîcheur si virgine.

Mais me voilà bien loin de mon récit.

Tandis que ces demoiselles s'entretenaient du nouveau marché aux fleurs, mes yeux, à moi, erraient ça et là (je dirai presque avec stupéfaction) autour de nous. Non, jamais nos modes actuelles ne m'avaient semblé aussi ridicules, aussi extravagantes. Si elles rendaient les femmes plus gracieuses et plus jolies encore... mais c'est tout le contraire !...

Peut-être les jugeais-je avec cette sévérité parce que, revenant d'un long voyage en province, mes yeux déjà accoutumés à des toilettes plus modérées, s'étaient déshabitués de ces élégances excentriques qu'on ne voit qu'à Paris. Toujours est-il que les robes courtes en éteignoir, les chapeaux sans brides de la dimension d'une gaufre ou d'une tarlette, les rubans flottants, partant de je ne sais où et placés là pour je ne sais quoi, les peplums grecs de toutes formes, y compris les formes chinoises, les casaques, les paletots étriés, écourtés qui font qu'une femme à la mode a, en ce moment, dans la rue, l'air de sortir tout bonnement de son salon en bonnet de chez elle et en simple corsage, toutes ces extravagances, dis-je, me faisaient trou-

ver, ou mes compatriotes de la grande ville souverainement ridicules et absurdes, ou moi fabuleusement arriérée.

Je me posais cette dernière question avec quelque inquiétude, lorsque prêtant l'oreille à une discussion qui avait lieu, à la minute même, entre Thérèse et Lucie, je constatai avec une vive satisfaction que la première de mes hypothèses était seule fondée, puisque d'autres que moi éprouvaient des impressions analogues aux miennes.

Il s'agissait d'un chapeau — *risqué* au possible — que ces demoiselles venaient de voir passer. Lucie prétendait que ce chapeau était une feuille de chou ; Thérèse soutenait mordicus que c'était une feuille de mûrier. Je me retournai vite pour regarder de mes propres yeux l'objet du débat.

Il y en avait deux, d'objets, et voilà pourquoi nos amies se querellaient tout en ayant raison l'une et l'autre. Ces sortes de choses arrivent quelquefois...

Lucie avait regardé à droite, où ses yeux étaient tombés sur un chapeau composé d'une affreuse feuille de chou en velours vert, tandis que sur son exclamation, Thérèse avait regardé à gauche, où passait une jeune dame toute *désencrinolinée*, qui portait en guise de coiffure une seule feuille de mûrier enguirlandée de perles et de breloques... De là la méprise et la discussion.

Je les mis d'accord en leur montrant le chapeau de droite et le chapeau de gauche, et en déclarant ces chapeaux aussi hasardés l'un que l'autre ; puis nous rejoignîmes ma mère, arrêtée avec Adrienne, Marie et Berthe, devant l'étalage d'un brillant magasin.

— Eh bien ! mais, disait maman, il semblerait que les soieries façonnées et brochées veulent redevenir à la mode, cet hiver. On en portait dans ma jeunesse, et je vous assure que cela valait bien vos taffetas unis, popelines, fayes ou autre chose.

— En effet, madame, on prétend que l'Impératrice, pour venir en aide à la population ouvrière de Lyon, veut essayer de les remettre en vogue.

— Non-seulement l'Impératrice, mais toutes les femmes élégantes et charitables de l'empire, dit Adrienne. On a beaucoup parlé de ce projet dans le monde, et voici même un décret assez amusant qui a été publié à ce sujet par feu *l'Événement*.

— Pauvre *Événement* !... mais voyons son décret ?

— Il est ainsi conçu :

« Nous, Parisiennes, filles et femmes, élégantes, distinguées ou charmantes,

Vu la sensibilité qui nous fait compatir aux souffrances du pauvre ;

Considérant le chômage qui frappe la fabrique lyonnaise ;

Considérant le charme—qu'une femme ne saurait oublier ! — des étoffes brochées ;

Consulté nos maris, nos pères et leurs conclusions ;

Où les conseils de notre coquetterie et devinés les adhésions qui vont pleuvoir ;

Avons décrété et décrétons :

ART. 1^{er}.

Les étoffes brochées seront de mode cet hiver.

ART. 2.

Les étoffes unies sont prosrites de toutes les réunions, quelles qu'elles puissent être.

ART. 3.

Les plus grandes dames, les plus riches, les plus compatissantes aux malheureux sont chargées de l'exécution du présent décret.

Signé : PARISIENNE.

Vu pour ampliation :

LA MODE.

— Charmant ! charmant ! et très-joliment imaginé ! s'écria Marie avec feu. On disait qu'une académie de modes venait de se fonder à Vienne, dans l'intention d'ôter sa suprématie d'élégance à notre chère capitale, mais elles auront beau faire, les Viennoises ! elles qui invitent les dames de tous les pays à rechercher si *Sapho portait les cheveux en casque ou en tresses*, elles n'auront pas songé à venir en aide par une initiative et une coquetterie bien entendues, comme celle qui précède, aux fabriques éprouvées par les désastres de l'année.

— Là, là, tout doux, ma petite enthousiaste ! qui vous dit qu'en ce moment, avec cette sortie virulente, vous n'attaquez pas quelqu'une de nos amies autrichiennes ?

— Oh ! dès que ce sont des amies du *Journal des Demoiselles*, je n'en parle plus... Elles doivent être dans la voie du progrès.

— Bien obligée, vraiment ! fis-je avec une révérence aussi profonde que le comportait l'endroit. Nous voici justement en face de notre bureau. Je vais vous quitter quelques minutes pour faire inscrire deux ou trois renouvellements dont on m'a chargée.

— Si nous en faisons autant, Marie ? dit Lucie.

— Je ne saurais trop vous y engager, mes amies, ne fût-ce que par pitié pour nos pauvres employés qui, du 15 décembre au 15 janvier, sont tellement accablés de besogne, qu'ils passent toutes les nuits à travailler. Par suite de leur fatigue, ils font nécessairement plus d'erreurs que s'ils avaient le loisir de se reposer un peu ; et qui en pâtit ? les abonnées retardataires.

— C'est vrai, cela ! Et je vais dire à toutes celles que je puis connaître, tant pour le *Journal des Demoiselles* et ses quatre éditions, que pour le *Petit Courrier* et la *Poupée Modèle*, de se hâter de se faire inscrire, autant par charité chrétienne que par intérêt personnel.

— A propos des quatre éditions du *Journal des Demoiselles*, permets-moi un aveu, Jeanne, dit Thérèse, m'arrêtant au moment où je franchissais les premières marches de l'escalier du bureau. Sais-tu bien que depuis que je sais que moyennant 18 fr. on peut avoir son journal deux fois par mois avec un supplément de patrons ou de gravures, et moyennant 24 francs, ces modes et ces patrons réunis, j'aime beaucoup moins qu'autrefois ma simple édition à 10 francs, dont j'étais pourtant si contente.

— Quelle injustice et que c'est peu raisonnable, ma petite Thérèse ! Est-ce que quelque chose a été changé à cette édition à 10 francs, voyons ?... Les abonnées *chamois* n'ont-elles pas reçu plus que jamais, en tapisseries, patrons, ouvrages de fantaisie, etc. ? Leur avons-nous pris quoi que ce soit au profit des éditions bi-mensuelles, réclamées par un grand nombre de jeunes filles et de jeunes fem-

mes ? Absolument rien ! L'ancien *Journal des Demoiselles*, c'est-à-dire l'édition à 10 francs, est resté et restera toujours (je l'ai déjà répété cent fois !) ce qu'il était auparavant. Bien mieux, nous nous occupons sans cesse et jusque dans les plus petits détails, à l'améliorer, à l'embellir. Encore en ce moment, tenez, nous en modifions la couverture, et si vous montez avec moi, je vais vous en montrer le modèle... Eh bien, vilaine têtue, vilaine incrédule, ai-je été éloquent ? Es-tu convaincue ?

— A peu près, ma chère Jeanne, et la preuve, c'est que je vais là-haut avec toi pour redemander, sans arrière-pensée, mon édition *chamois* et la *Poupée Modèle* de ma petite sœur.

— Moi, je reste fidèle à mon édition *violette*, dit Lucie.

— Et moi à ma *bleue*, ajouta Berthe.

Adrienne seule ne dit rien. Elle s'était depuis longtemps réabonnée à la *verte*, la plus chère de toutes ; mais il lui semblait que le rappeler en ce moment, eût été une manière détournée de faire valoir la supériorité de ses ressources sur celles de ses amies, et jamais la bonne Adrienne ne cédait à de semblables petites faiblesses d'amour-propre.

Mon récit achevé — et c'est à dessein que j'y ai fait figurer, quelque peu intéressante qu'elle soit, cette dernière partie de ma conversation avec nos amies, — car il en est quelques-unes, parmi nos correspondantes, quise figurent, comme Thérèse, que les éditions bi-mensuelles font un tort quelconque à l'édition *chamois*, le seul vrai *Journal des Demoiselles*, — mon récit achevé, je termine, ma Florence, en te disant non pas adieu, mais au revoir. Puissies-tu aimer autant notre journal en 1867 que tu as bien voulu l'aimer jusqu'ici ! Il ne te fera pas plus de promesses qu'il ne t'en fait d'ordinaire ; mais, comme d'ordinaire aussi, il donnera en conscience, le plus qu'il pourra à ses fidèles abonnées, et n'aura d'autre préoccupation que celle de tâcher de continuer à mériter leur confiance à toutes. Pour moi, j'ajouterai aux galeries qu'il leur ménage une grosse part de dévouement et de tendresse, leur demandant, en échange, un souvenir indulgent de temps en temps, et une toute petite part d'amitié pour leur affectionnée

JEANNE.

MODES

Je ne puis, ma chère amie, comprendre ton hésitation : tu ne peux te décider à adopter la robe courte ; tu t'étonnes de me voir recommander ce genre de costume que tu considères comme tant soit peu excentrique, certes j'ai depuis longtemps fait ma profession de foi, et tu ne m'accuseras pas de préconiser les modes *extravagantes* ; mais tu conviendras que l'on ne peut ainsi qualifier la charmante toilette en drap de Sibérie, de notre gravure : c'est la robe courte telle que je l'accomplis. La robe relevée avec des tirettes ne nous a-t-elle donc pas préparées à cette *révolution* ? Que de fois nous étions exposées à faire l'office des balayeurs avec une partie du bas de notre robe, lorsque s'était rompu le lacet qui la soutenait ! Et ensuite quel embarras pour faire redescendre ces malencontreuses tirettes ! Ce n'est pas à dire, cependant, que l'on ne portera plus de robes *relevées* cet hiver. D'ici

à l'année prochaine, si elles sont complètement prosrites, tu auras eu le temps de t'accoutumer à la nouvelle mode, si elle-même, d'ailleurs, n'est pas déjà supplantée. Je te le répète, la robe longue est toujours plus habillée et la robe découpée sur le jupon ne peut être admise que pour négligé et demi-toilette, c'est-à-dire qu'on la portera dans toutes les circonstances où l'on conservait la robe relevée.

Le modèle que je t'envoie sur la gravure de ce mois peut être modifié de mille manières : on peut remplacer le jupon avec bande plissée en cachemire par une bande en étoffe pareille à la robe ; on figurera en bas des crênaux semblables à ceux de la jupe, en faisant remonter le galon ou la passementerie sur l'étoffe sans la découper ; souvent on découpe le bord du jupon en crênaux, en pointes, en languettes, etc., en rapport avec le bord de la robe ; il est préférable de figurer simplement ces découpures, qui, au bord du jupon, ont l'inconvénient de se rouler. L'apareil pareil à la robe n'est pas indispensable ; ce costume serait également fort joli avec un paletot en drap orné de galon perlé.

Comme étoffe de fatigue pour l'automne, je te recommande le velours de Saxe, le granité, le knickerbocker perfectionné, le drap de Sibérie, la veloutine, la popeline pékin à raies satinées en soie. Comme ornement tout à fait nouveauté et charmant pour les mois dans lesquels nous entrons, je t'engage à prendre de l'effilé-fourrure, de trois ou quatre centimètres de hauteur ; cet effilé se fait en petit-gris, hermine, martre, astrakan ; il est maintenu par un galon en soie large d'un doigt qui sert à poser l'effilé sur l'étoffe ; on peut garnir ainsi une robe en étoffe unie de laine ou de soie, de nuance foncée, ou même du velours. Dureste, les biais et rouleautés en satin, les perles, grelots et aiguillettes en jais sont toujours en très-grande faveur. J'ai vu beaucoup de paletots en velours, doublés de fourrures, brodés de jais et garnis d'un bord en fourrure, cet assemblage n'est pas d'un heureux effet ; je préfère de beaucoup le velours garni de fourrure ou orné de perles, de soutache et de dentelle, ce qui est fort élégant. On nous a rapporté des baignoires de mer un assez grand assortiment de grands collets impératrice et de manteaux anglais à double collet relevé dans le dos par un plissé maintenu par deux gros choux ; mais ces vêtements ne sont adoptés que pour négligé : le premier porté à tout âge, le second spécialement par les petites filles et les bonnes-mamans.

La toilette de soirée de notre gravure pourra être modifiée à ton gré pour préparer une toilette en taffetas, en foulard ou en gaze ; le décolleté du corsage se fait généralement en carré, mais on peut en diminuer la hauteur et même ne mettre qu'une ceinture avec ou sans bretelles ; dans ce cas, la chemisette devra être ornée de broderie ou d'entredeux de valenciennne ou de guipure et de rubans assortis à la nuance de la robe ; la tunique longue pourra être remplacée par une ceinture peplum, avec ou sans la rangée de boutons. Pour les toilettes de soirées les robes ont une fort longue traine ; pour robe de visite habillée la robe forme légèrement la traine.

Passons à notre toilette de petite fille : cette disposition de robe courte, qui est fort habillée en velours, serait plus élégante encore en remplaçant la canezou en foulard pareil à la robe de dessous par un canezou

blanc ou une chemisette décolletée à manche courte en organdi ornée de ruban, et découpant le haut de la robe de velours en pointes plus petites que celles du bas de la jupe. Cette disposition est également jolie pour jeune fille. Cette toilette peut être faite également en étoffe de laine : robe de dessous en cachemire bleu, violet ou rouge, et robe de dessus avec ou sans corsage en popeline grise.

On fait beaucoup de petites douillettes semblables à celles que je t'envoie sur la planche de patrons pour les babies de deux à cinq ans; ce petit vêtement bien ouaté, bien doublé, se boutonnant du haut en bas, est très-confortable pour les froides journées; on le fait souvent en velours anglais, mais tu sais qu'en fait de velours je préfère toujours le beau et véritable velours, et je choisirais même la popeline et le cachemire plutôt que le velours anglais. Je veux aussi te citer un délicieux petit costume en velours bleu pour ta filleule : la robe décolletée en carré avec berthe dentellée, un peu allongée sur les épaules pour former jockey; le bas de la jupe est orné de guipure posée en dents pointues; deux guipures droites figurent les poches; la ceinture est en guipure, la berthe est bordée d'une guipure plus basse; le petit paletot sac, en velours pareil à la robe, est orné de la même guipure. Comme complément à cette toilette, tu mettras un chapeau en feutre blanc, à calotte imperceptible, bordé d'un bouillonné très-bas en velours bleu, et orné d'un ruban bleu retenu sur le côté par un oiseau-mouche avec ailes déployées. Il est bien entendu que ce petit costume peut être exécuté en étoffe de laine, avec chapeau en feutre gris ou chapeau marin, en toile cirée, noir ou gris avec ruban moiré assorti à la nuance de la robe.

Je vais te proposer, ma chère amie, de faire avec moi une petite étude sur l'histoire contemporaine des coiffures; elle sera, je crois, assez intéressante. Depuis quelques années les chapeaux et les cheveux paraissent en guerre ouverte : rappelle-toi l'époque où nous enfermions encore le chignon dans le chapeau; aussi ce dernier s'agrandit-il successivement de plus en plus avec la mode nouvelle des chignons, car ce sont les coiffures en cheveux qui décident de la forme des chapeaux; enfin, en remontant à quatre ou cinq ans, le chignon était descendu tellement dans le cou que, le chapeau ne pouvait plus tenir sur la tête qu'au moyen d'épingles ou de broches qui nuisaient beaucoup à la chevelure. Un beau jour le chapeau a complètement supprimé son bavolet en laissant au chignon la charge de le remplacer. L'exagération du chignon ne s'est pas arrêtée là, et cette année il est remonté de plus en plus sur la tête; c'est alors que nous avons eu recours aux gallettes, aux plateaux de

toutes formes et qu'il nous a fallu placer le chapeau rond, pour ainsi dire, sur les yeux et très-relevé derrière. Aujourd'hui voici une nouvelle coiffure : il n'y a plus de chignon, les cheveux sont relevés en racines droites derrière et viennent se tordre, se nouer, se friser, se natter sur le sommet de la tête. Cette dernière coiffure ne peut être adoptée que pour le bal, et encore elle ne sied pas au premier visage venu; il faut d'abord être jeune et jolie, premier élément pour s'emparer d'une mode nouvelle, puis avoir les cheveux bien plantés; enfin il faut que la tête soit soutenue par un cou souple et gracieux. En attendant qu'un nouveau chapeau s'harmonise avec cette coiffure, je vais te donner le détail de ceux qui sont le plus portés en ce moment.

1^o Chapeau Impératrice en velours vert, tendu, bordé autour d'un biais en satin et recouvert de plusieurs rangs de perles blanches; derrière, voile mantille blanc en tulle malines orné de blonde; il couvre le chignon et vient se nouer devant sur les brides en se terminant en barbe à pointe; une rose est posée sur le côté du chapeau.

2^o Chapeau en velours noir tendu, forme Marie Stuart, orné d'un bord en plume; sur la passe, au milieu de la pointe, en pose un bouquet de feuillage en velours vert avec fruit noir; mantille en tulle noir brodé, ornée de dentelle et de jais et se terminant en pointe sur les brides.

3^o Chapeau Marie-Antoinette en crêpe gris, bordé d'un bouillonné en velours noir surmonté d'un rang de perles de jais; une poire en jais se pose entre chaque crevé du bouillonné; sur le côté une aigrette.

4^o Chapeau catalan pour jeune fille, en peluche bleue; un cordon de fleurs de marronnier tourne autour du chapeau, et une draperie en tulle blanc se noue devant sur les brides.

5^o Chapeau rond en feutre gris presque plat, calotte arrondie; les bords ont un doigt de largeur; ce chapeau est orné d'un voile dona Maria en gaze; il couvre le visage et se noue sur le chignon; sur le côté un petit chou en velours avec une plume droite de la nuance du chapeau.

Je ne veux pas terminer sans te parler d'une nouveauté : ce sont les cravates en fourrure; les petits animaux dont on coupe les peaux pour confectionner les manchons et les palatines vont cette année nous servir en entier pour nous entourer le cou; la tête et la queue de l'animal ornent parfaitement les deux extrémités de la cravate; je t'assure que ces petites têtes d'hermine, de putois, de martre, de petit-gris, n'ont rien d'effrayant d'ailleurs nos mères ne s'enfermaient-elles pas le cou dans plusieurs tours d'un boa?

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche XII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 3, Paletot perlé — 4, Mouchoir avec T. G. — 5, Juilette — 6, Garniture — 7, H. P. — 8, E. T. enlaoés — 9, M. S. — 10, M. G. — 11, O. G. — 12, Garniture — 13, M. E. G. enlaoés — 14, T. B.

— 19, A. M. — 16 et 17, *Parure brodée russe* — 18 et 19, *Parure application* — 20, A. F. *enlacés* — 21, *Léontine* — 22, B. S. — 23, *Marguerite* — 24, *Ernestine* — 25, M. M. *enlacés* — 26, *Garniture* — 26 bis, M. L. — 27, E. S.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 10, Douillette pour baby — 11 à 13, Capeline — 14 à 21, Porte-montre — 22 et 23, Male — 24 et 25, Coffre à bois — 26 à 29, Fanchon Lamballe en triot — 30 à 32, Bague à tabac — 33, Corail en perles — 34 à 37, Guipure danoise.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 3, *PALETOT perlé.*

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Dessus de la manche.

Nous avons donné ce dessin de manière à ce que l'on puisse l'exécuter indifféremment sur paletot à pointes, ou sur paletot droit, de l'un des patrons publiés en septembre et octobre; on reproduira la pointe sur le devant, ou bien on continuera le dessin droit sur le bas du dos suivant la forme du vêtement; nous nous sommes abstenus de donner le dessous de la manche qui ne doit pas être brodé; ce modèle n'est pas destiné à servir de patron, mais à diriger pour tracer le dessin avec des coins tournés de différentes manières. Ce dessin est d'un effet très-riche sur velours; il se fait entièrement en perles, petites perles rondes et perles longues tubes.

4, *Mouchoir avec T. G., plumetis, cordonnet, pois ombrés, point de sable et feston.*

5, *Julia, anglaise, plumetis et cordonnet.*

6, *GARNITURE, point de poste, point à la minute, cordonnet et feston.*

7, *H. P., anglaise, plumetis, cordonnet et feston.*

8, *E. T. enlacés, plumetis.*

9, *M. S., anglaise, plumetis et cordonnet.*

10, *M. G., anglaise, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.*

11, *O. G., anglaise, plumetis, cordonnet et pois.*

12, *GARNITURE, plumetis, point à la minute, cordonnet et feston.*

13, *M. E. G. enlacés, plumetis et cordonnet.*

14, *T. B., anglaise, plumetis et cordonnet.*

15, *A. M., anglaise, plumetis et cordonnet.*

16 et 17, *PARURE pour jeune fille, plumetis et broderie russe.*

18 et 19, *PARURE application.*

20, *A. F., anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.*

21, *Léontine, anglaise, plumetis et cordonnet.*

22, *B. S., anglaise, plumetis et cordonnet.*

23, *Marguerite, anglaise, point de poste et point à la minute.*

24, *Ernestine, anglaise, plumetis et cordonnet.*

25, *M. M. enlacés, anglaise pour linge de table, plumetis et cordonnet.*

26, *GARNITURE, point à la minute, plumetis, cordonnet et feston.*

26 bis, *M. L., anglaise, plumetis et cordonnet.*

27, *E. S., anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.*

COTÉ DES PATRONS

1 à 10, *DOUILLETTE pour baby de deux à quatre ans.*

1, Devant.

2, Petit côté du devant.

3, Moitié du dos.

4, Petit côté du dos.

5, Manche, dessus.

6, Manche, dessous.

7, Moitié de la pèlerine.

8, Croquis, devant.

9, Croquis, dos.

10, Croquis de la pèlerine.

Ce vêtement est en velours, garni de oygne ou de grèbe, ouaté et doublé en taffetas ou satin; il est de forme princesse devant, derrière la jupe a 38 centimètres de hauteur, la largeur de la moitié est de 43 centimètres; on fait la couture de la jupe aux lettres G, H, et un pli, dont le bord doit appuyer sur la lettre O; elle est montée derrière par deux gros plis.

11 à 13, *CAPELINE.*

11, Moitié du capuchon.

12, Moitié de la pèlerine.

13, Croquis de la capeline.

Le patron n° 11 se taille en ajoutant environ 4 centimètres pour l'ourlet du bord; on fait une couture depuis la lettre F jusqu'au bord du capuchon; après avoir bâti l'ourlet, on fait les plis indiqués sur le patron et l'on pose deux petits velours à la distance marquée par les traits des plis qui forment garniture en coquillant autour de la capeline; on met sur le dessus de la tête un nœud en velours et des glands aux pointes de la pèlerine.

14 à 21, *PORTE-MONTRE, imitation d'horloge en bois.*

14, Boîte de l'horloge.

15, Fond du porte-montre.

16, Bande du porte-montre.

17, Toit de l'horloge.

18, Galerie du toit.

19, Devant de l'horloge.

20, Côté.

21, Croquis de l'horloge montée.

Le patron n° 14 est la partie que vous avez reçue en novembre avec le toit de l'horloge. Vous enlevez avec un canif au milieu du carré J. K. W. Z. un rond correspondant au rond du devant de l'horloge que vous recevez aujourd'hui; nous avons tracé plusieurs moulures à ce rond, afin que chacune de vous puisse enlever un rond de la dimension de la montre qui doit servir de cadran à son horloge. Vous pouvez découper à jour, c'est-à-dire enlever toutes les parties creuses du devant de l'horloge, aux endroits qui ne sont pas collés sur la boîte.

Vous pliez le haut, le bas et les côtés sur toutes les lignes droites pour former la boîte. Vous coupez une bande en carton de même épaisseur que cette boîte sur le patron n° 16, et vous faites avec des ciseaux autant de fentes de chaque côté qu'il y a de traits marqués, vous pliez le carton sur les deux traits droits marqués dans toute la longueur; on

peut même plier le carton avant de faire les fentes, la partie sur laquelle sont les lettres de raccord P, Q, R, dans un sens, et l'autre côté en sens inverse; vous collez un morceau de carton taillé sur le patron n° 13, sur la bande n° 16 en suivant les lettres de raccord M, N, O, puis vous fixez l'autre côté de la bande à l'envers de la boîte aux lettres de raccord P, Q, R. Cette poche en carton, destinée à soutenir la montre, est représentée, posée, au n° 14; les mesures ont été prises pour une montre plate de femme de grandeur ordinaire; il faudra donc faire cette poche plus ou moins grande, suivant la dimension de la montre, en ayant soin de la disposer de manière à ce que la montre posant sur le fond la poche, se trouve bien placée sur le rond enlevé du carton pour figurer le cadran.

Découpez les deux ronds placés en haut de chaque côté de l'horloge, vous les collez ensemble, en enfermant au milieu une ficelle ayant 7 à 8 centimètres de longueur, vous passez l'extrémité de cette ficelle dans un trou que vous percez avec un poinçon à l'endroit indiqué au milieu du carré W, Z, B, C; vous arrêtez par un nœud cette ficelle figurant avec le rond en carton le balancier.

Faites au sommet du carré L. A. G. B. trois fentes marquées dans ce carré au n° 14, prenez 41 centimètres de ruban ayant un centimètre de largeur, pliez-le en double, faites un rempli à l'extrémité, collez sur le carton, à l'endroit où il est représenté par un carré ombré, passez le ruban dans la première fente, faites-le revenir à l'intérieur par la deuxième fente, puis ressortir à l'extérieur par la troisième fente; ce ruban sert à suspendre l'horloge.

Collez la boîte n° 14 en suivant les lettres de raccord. Détachez de la façade ornée de votre horloge, la galerie à laquelle vous laissez la partie unie qui la sépare de la dernière moulure, afin de replier cette partie unie sur le trait indiqué au n° 18, puis vous découpez l'ornement du haut de la galerie, vous enlevez un triangle entre les lettres S, T, comme vous le voyez au même patron; enlevez également au toit que vous avez reçu en novembre toute la partie teinte en noir au patron n° 17, collez la partie repliée à l'envers de ce toit en suivant les lettres de raccord marquées aux patrons 17 et 18, après avoir marqué un pli au toit pour former la pointe. Découpez les contours du devant de l'horloge et des deux côtés, pliez chacun de ces côtés au milieu, collez les deux parties ensemble, chaque côté devant avoir la forme du patron n° 20. Collez ces côtés au devant en consultant les lettres de raccord des patrons 19 et 20. Puis collez cette façade terminée sur le devant de la boîte n° 14, en suivant les lettres de raccord. Puis enfin vous collez votre toit toujours en vous dirigeant sur les lettres. Pour placer la montre dans le porte-montre, vous l'introduisez par la fente faite au toit, et vous suspendez la chaîne ou le cordon au même clou que celui qui soutient l'horloge.

22 et 23, MULE en cuir d'Allemagne.

Soutache ou ou grise; les roses sont exécutées en broderie au passé, et les épines en points lancés en cordonnnet gris; les perles noires semées dans le dessin sont rondes.

24 et 25, MÉDAILLON pour coffre à bois.

Vous faites ces médaillons sur canevas de Chine; ils sont fixés sur le coffre à bois avant le velours, auquel on enlève la partie qui doit laisser à découvert le canevas de Chine.

26 à 29, FANCHON Lamballe en tricot diamant.

26, Détail des jours de la fanchon.

27, Détail du tricot diamant.

28, Détail de la garniture en filet.

29, Croquis de la fanchon.

Cette fanchon, dont le croquis ne rend l'effet qu'imparfaitement, a la forme du chapeau Lamballe; on la fait en laine cachemire très-fine avec des aiguilles en bois de moyenne grosseur. Pour mesurer les aiguilles, faites sur une carte un trait ayant 4 millimètres, c'est-à-dire pas tout à fait la moitié d'un centimètre, puis vous ferez un autre trait en croix de la même longueur; vous tracerez un cercle autour de cette petite croix sans augmenter la longueur des traits, et vous couperez le rond tracé dans l'intérieur; vous passerez alors des aiguilles dans ce rond coupé et choisirez celles qui seront juste de la dimension du rond.

TRICOT DIAMANT. — Il se fait avec deux aiguilles; montez un nombre impair de mailles. (Voir le *Petit Manuel*, page 3, pour l'explication des différents points de tricot.)

1^{er} RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter. Tout le rang en mailles simples. Terminez par 1 maille prise derrière l'aiguille.

2^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple + — 1 maille simple prise dans le fil qui passe d'une aiguille à l'autre; ceci fait une augmentation et un jour — 2 mailles ensemble à l'endroit — retournez au signe + — terminez par une maille prise derrière l'aiguille.

3^e RANG. — Comme le 1^{er}.

4^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter. Tout le rang en mailles à l'envers. — Terminez par une maille simple prise derrière l'aiguille.

5^e RANG. — Comme le 1^{er}.

6^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter + — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 maille simple prise dans le fil qui passe d'une aiguille à l'autre — retournez au signe + — terminez par une maille simple — 1 maille prise derrière l'aiguille.

7^e RANG. — Comme le 1^{er}.

8^e RANG. — Comme le 4^e.

Ces huit rangs terminés, on verra que l'on a deux rangs de jours; pour abréger notre explication et la rendre plus claire en même temps, nous avons tracé sur le quadrillé n° 26 des points noirs qui représentent dans la hauteur chacun un rang de jours, c'est-à-dire 4 rangs du tricot diamant et dans la largeur 2 mailles, puisque ce dessin se fait seulement avec deux mailles. Ainsi, pour le premier rang de jours placés dans le bas du croquis n° 26, on montera 43 mailles; il y a 21 jours, ce qui fait 42 mailles, et l'on ajoute 3 mailles que l'on distribue 2 mailles au commencement et 1 maille à la fin.

Avant de commencer le 2^e rang de jours, vous ajouterez de chaque côté autant de fois 2 mailles que vous avez de points noirs sur le dessin. Vous irez ainsi en augmentant jusqu'à l'extrémité des pattes qui peuvent être diminuées à volonté; puis lorsque vous arriverez aux rangs plus courts, vous

rabattrez autant de fois deux mailles que vous aurez de jours à supprimer; vous irez ainsi jusqu'au dernier rang qui forme le devant de la fanchon. Le cercle tracé sur le dessin n° 26 indique l'endroit où doit être placée la garniture.

La garniture se fait en filet, 5 rangs en laine blanche fine, puis de chaque côté un rang de couleur en soie d'Alger et en laine.

La garniture doit se faire en tournant sans cesse de manière à ne pas avoir un rang à l'endroit et un à l'envers, ce qui empêche la dentelle de coquiller.

Il faut 6 ou 700 mailles de filet pour cette garniture, suivant la longueur des pattes, sur lesquelles on pose la garniture à plat, en jetant une laine sur le rang du milieu du filet et sur le bord du tricot. Sur la tête la garniture se fronce tout autour; on forme des coquilles en faisant de distance en distance un point qui joint les deux rangs de couleur; si les coquilles se trouvaient trop espacées, on pourrait mettre dans l'intervalle des petites boules en laine ou des marguerites.

30 à 32, Blague à tabac en cuir d'Allemagne.

30, Patron et détail du travail de la blague.

31, Gousset de la blague.

32, Croquis de la blague.

Le cuir d'Allemagne du modèle est havane; le gros cordonnet ou ganse qui fait le dessin est maron avec points lancés et perles noires; l'étoile du milieu est brodée au passé en soie bleue avec points lancés or perles noires au milieu.

Le chiffre se fait en cordonnet ordinaire cousu comme une soutache avec de la soie fine; on fait les pleins en posant un second cordonnet que l'on passe sous le cuir aux endroits où se terminent les pleins. Vous pourrez faire monter cette blague chez mademoiselle Ribaut.

33, Branche de corail en perles.

On peut exécuter ce corail en perles de jais noir ou blanc pour ornement de chapeau ou pour coiffure et en perles rouges ou bleues pour coiffure seulement. Vous enflevez dans du fil de fer n° 26 ou 30, selon la grosseur des perles, un rang de perles de la longueur dont vous voulez faire la branche — enflevez dix perles — redescendez le fil de fer dans les 9°, 8° et 7° perles — enflevez 5 perles — redescendez le fil dans les quatre premières, puis dans les 6° et 4° des dix perles — enflevez 4 perles — redescendez dans les trois premières — puis dans les 3°, 2° et 1° des dix perles pour rejoindre la branche principale — redescendez le fil dans trois perles de cette branche et retournez au signe +. Ce travail entre les deux signes + forme les petites branches à trois rameaux. Si l'on veut la faire à quatre rameaux, on enfilera 12 perles au lieu de 10; on peut entremêler la branche de petites branches à 3 et à 4 rameaux. On voit, comme l'indique la position du fil, qu'au bout de chaque rameau le fil ne passe jamais dans la dernière perle. Pour remettre une aiguillée de fil de fer, on travaille pendant quelque temps avec deux fils avant de couper le bout de l'aiguillée terminée.

34 à 37, Guipure danoise.

Une de nos abonnées de Danemark ayant eu l'amabilité de nous envoyer quelques échantillons de ce charmant travail, nous sommes heureuse,

mesdemoiselles, de pouvoir vous faire profiter de cette nouvelle science et de vous fournir des modèles pour un ouvrage dont tout le prix est dans le talent de l'ouvrière, la matière première étant simplement du fil, soit fil de lin de toutes grosseurs, soit fil à dentelle, suivant l'usage auquel on destine cette dentelle; ce travail, avouons-le, d'une exécution un peu difficile, paraîtra cependant fort simple aux brodeuses sachant faire des jours; nous vous réservons de charmants entretiens et dentelles, faits avec le fil, sans le secours d'aucune étoffe; mais afin de vous faciliter, nous commençons aujourd'hui par une dentelle faite après la toile; ayant réussi d'abord avec un point d'appui, vous entreprendrez avec moins de difficulté les autres dessins pour lesquels vous n'aurez d'autre auxiliaire que le fil et l'aiguille.

Ce travail, dont le point de feston est la base, se fait en allant tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, sans jamais retourner son ouvrage.

Pour le col n° 34, faites tout autour un feston avec du fil de lin; vous découpez le bord de ce feston destiné à soutenir votre dentelle; pour le premier rang, vous travaillez de gauche à droite. Cette première galerie ou échelle sert de pied à la dentelle; vous faites un point de feston lâche, et avant de tirer complètement votre fil, vous passez de nouveau votre aiguille dans la boucle du feston, il vous est d'ailleurs facile de vous rendre compte de ce point à la galerie du détail grossi n° 36. Lorsque vous avez terminé cette galerie tout autour du col, vous revenez de droite à gauche en faisant tout le travail du n° 35 qui compose le 2° rang, revenez sur votre galerie en surfilant le premier point; + vous faites une première boucle en passant votre aiguille dans le troisième jour, puis une seconde boucle en passant dans le troisième jour; pour compter les jours, vous pouvez vous diriger sur le croquis n° 33, qui vous donne la proportion de la grandeur des boucles; vous maintenez ces deux boucles avec le pouce, l'index et le médium, en les laissant de même grandeur; revenez de gauche à droite en faisant autour du fil de la 2° boucle 16 points de feston, puis 8 points de feston sur la moitié de la 1° boucle, faites la 3° boucle, celle du sommet, de même grandeur que les deux autres, en passant l'aiguille entre le 8° et le 9° point de feston de la 2° boucle; faites sur le fil de cette boucle en revenant de gauche à droite — 4 points de feston — commencez la croix du milieu en piquant l'aiguille entre le 4° et le 5° point de feston de la 1° boucle, ramenez votre fil au 4° point de la 3° boucle, en passant une fois l'aiguille sous le fil tendu pour la croix — continuez votre 3° boucle par 8 points de feston — terminez la croix en piquant l'aiguille entre le 12° et le 13° point de la 2° boucle — ramenez le fil au dernier point de la troisième boucle en passant l'aiguille sous le fil que vous venez de tendre pour terminer la croix, et sous les deux fils formant le commencement de la croix — terminez la 3° boucle par 4 points de feston, puis la 1° boucle par 8 points de feston — revenez de droite à gauche sous les boucles en surfilant la galerie du premier rang, c'est-à-dire en passant une fois l'aiguille dans chaque jour, vous surfilez 9 jours, puis vous retournez au signe +;

aux angles du col vous rapprochez la base des deux premières boucles.

Pour le 3^e rang, vous faites de gauche à droite une galerie comme celle du 1^{er} rang en vous dirigeant sur le croquis n° 37 pour l'espace occupé par chaque jour.

Vous faites le dernier rang en revenant de droite à gauche; faites + une boucle en piquant l'aiguille dans le 2^e jour au-dessus de la 1^{re} boucle du 2^e rang, revenez sur le fil de cette boucle en faisant 10 points de feston, ramenez le fil à l'autre extrémité de cette boucle en surfilant les 6 jours du rang précédent; dans le jour suivant vous faites une pointe mate dont le détail est donné malheureusement un peu imparfaitement au croquis n° 36 || vous faites pour cette pointe 3 points de feston dans le même jour — surfilez ces 3 points, faites au-dessus des 3 points 2 points de feston, surfilez, puis terminez par un point de feston et redescendez sur le côté gauche de la pointe, en la surfilant ayez soin de retirer le sommet de la pointe avec votre aiguille, afin qu'elle prenne bien sa forme || — faites une boucle au sommet en piquant l'aiguille dans le 4^e jour en partant de la pointe, revenez de gauche à droite sur la boucle en faisant 12 points de feston, revenez de droite à gauche à l'autre extrémité de cette boucle en surfilant les 3 jours qui séparent les deux extrémités de la boucle, faites dans le jour suivant une pointe semblable à celle comprise entre les deux signes || retournez au signe + et continuez ainsi en vous dirigeant sur le croquis n° 37, pour la disposition des boucles et des pointes.

PETITE PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Voile de fauteuil.

Ce dessin est la reproduction aussi fidèle que le permet ce genre de travail, d'un ornement en faïence de la salle des Abencerages, à l'Alhambra de Grenade.

Consultez le mois d'Août pour l'exécution des demi-teintes.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Lambrequin pouvant servir pour devant d'autel; dessus de cheminée, ou fenêtre.

PANTOUFLE EN CUIR D'ALLEMAGNE

Les appliques sont en velours ponceau et en velours blanc; des perles noires sont posées sur l'applique ponceau, la blanche est ornée de perles noires avec points lancés en cordonnet d'or et soie ponceau. Une soutache d'or entoure l'applique ponceau et la sépare de l'applique blanche.

CARTONNAGE

Porte-montre, imitation d'horloge d'Allemagne en bois.

Consultez, pour monter ce joli petit objet, l'explication de 14 à 21, côté des patrons.

GRAVURE DE MODES

Toilette de ville pour jeune fille. — Robe courte en drap de Sibérie découpée à créneaux bordés d'un ruban perlé. — Pardessus pareil à la robe découpée de même. — Jupon avec volant plissé en cachemire de la nuance de la robe. — Chapeau en velours orné dessus et dessous d'une draperie en velours et d'une branche de corail en jais noir.

Toilette de petite fille. — Robe de dessous en foulard à fine rayure. — Robe courte décolletée en velours de la nuance de la rayure de la robe de dessous, le bas de la jupe est découpé à dents et bordé d'une petite passementerie d'argent, le haut de la robe et les entourures sont bordés de la même passementerie, devant boutons d'argent. — Toque russe en velours assortie à la nuance de la robe, bord en grèbe. — Coiffure anglaise.

Toilette de soirée ou de dîner pour jeune fille. — Robe en gaze de Chambéry avec tunique ornée d'une bande en velours ponceau dentelle, et bordée d'une guipure noire très-basse. — Corsage décolleté en carré, orné comme la tunique. — Boutons en corail. — Ceinture en velours avec chou. — Chemisette plissée avec engrelure, dans laquelle est passé un velours ponceau. — Manche courte. Velours ponceau dans les cheveux.

— — —

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 décembre les patrons suivants :

Patron de paletot de la gravure 3544.

Patron de jupon avec ceinture.

Patron de déshabillé.

Patron de coin pour jeune fille.



ÉPHÉMÉRIDES

25 DÉCEMBRE 257. — MARTYRE DE SAINTE HUGÉNIE.

Engénie était fille d'un chevalier romain, qui gouvernait, au nom de Rome, la ville d'Alexandrie. La lecture des Épîtres de saint Paul toucha son cœur, elle demanda le baptême et s'enfuit au désert, où elle vécut plusieurs années dans la pénitence. Revenue auprès de ses parents, elle convertit sa famille entière et elle se fixa à Rome, où elle prit la direction d'une communauté nombreuse de vierges. Elle vécut jusqu'à l'âge de soixante ans, dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, et après avoir envoyé devant elle

un grand nombre de martyrs, elle fut appelée à son tour à confesser sa foi. Elle comparut devant le préfet Nicétius. Il la condamna à être noyée dans le Tibre : les flots la portèrent doucement sur la rive ; il l'enferma dans une étuve : les flammes s'éteignirent ; il la fit jeter dans un cachot, et la priva de nourriture : elle survécut ; enfin, le jour anniversaire de la naissance du Sauveur, elle mourut par le glaive.

Mosaïque.

RÉGIME D'UN HOMME QUI A VÉCU PLUS DE CENT ANS.

Note écrite par lui-même.

Premier repas : un verre d'eau pure et un morceau de pain rassis, à neuf heures du matin.

Second repas : un potage, un rôti, une compote,

un verre de vin vieux, à deux heures de l'après-midi. Une longue promenade.

Troisième repas : un peu de riz au lait, un verre d'eau sucrée, à neuf heures du soir et se coucher à dix.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : Le travail du matin vaut de l'or.

RÉBUS





Orligny fils aîné, r. des Bains 57, J. J. Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

34^e année. Décembre 1866

Bruxelles: Deckerbecq, r. du Casino 8^{me} Porte de Cologne

S. B. Fuller 61, Pall Mall, London.

N^o VII.

Amsterdam: Deckerbecq, Hyezelstraat 7, 324

TABLE

DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

Le *CALENDRIER*, par Ch. Rozan, page 1 et 38. — *Le Domestique*, le Guide, l'Albane, Michel-Ange de Caravage, par Cl. Vignon, 65. — *Frederika Bremer*, par M^{me} Bourdon, 97. — *Sulpitia*, par M^{me} Aphélie Urbain 98. — *Une Pelletée de charbon*, par Pizetta, 129. — M^{me} Elise Voïart, 161. — *Une Surprise*, par M^{me} Cl. Vignon, 162. — *L'Œuvre apostolique*, par M. B., 193. — *Salon de 1866*, par Cl. Vignon, 194. — *Les petits Poèmes*, par Ch. Rozan, 225, 267, 289 et 321. — Lucia Giordano — *Salvator Rosa*, par Cl. Vignon, 353.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Désert et le Monde sauvage, par A. Mangin, page 4. — *Vie de Célestine Bogaïs de la Boissière*, 5. — *La Bible Enfantine*, 5. — *La Légende de Barbe-Bleue*, par M^{me} Emilie Carpentier, 5. — *La Turbotière*, par A. de Saint-Germain, 6. — *Raphaella de Mérens*, par M^{me} V. Monriot, 36. — *Pérégrin*, par M^{me} la comtesse Hahn-Hahn, 36. — *Nouvelles Lettres de M^{me} Suetichine*, 70 et 262. — *Le Bouquet de la jeune fille*, par le B. P. Marchal, 100. — *Lettres d'une jeune fille à sa mère*, 100. — *Un regard sur le passé*, par le cardinal Wiseman, 134. — *Fêtes des jeunes filles*, 135. — *Ève et Marie* par l'abbé Ch. Rogez, 135. — *Le poème de saint François d'Assise*, par le comte A. de Ségur, 165. — *How to Speak french*, par A. Albitès, 198. — *Le Point d'honneur*, par E. Marcel, 198. — *Laurette de Malboissière*, par M^{me} la marquise de Lagrange, 229. — *Les illustres voyageuses*, par R. Cortambert, 292. — *La France héroïque*, par B. Bouniol, 324. — *Voyage à Jérusalem*, par le R. P. de Damas, 325. — *Les Merveilles de la Végétation*, par F. Marion, 358. — *Les Siècles Illustres*, par M^{me} Elisabeth Muller, 359. — *Bible Enfantine*, par M. l'abbé Jorry, 359.

ÉDUCATION.

Odyle de Bourbon, par M^{me} Félicie d'Ayzac, page 7. — *La femme d'un officier*, par M^{me} Bourdon, 12, 38, 74, 102, 136, 176, 199, 231, 263, 294, 325 et 359. — *Tante Gertrude*, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 16, 45, 81, 111, 145, 176, 208, 240, 273, 307 et 334. — *Le Château Gam*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 41. — *Les Enfants du Vancier*, par M^{me} de Stolz, 78. — *Les Perplexités de M. Loyset*, par M^{me} A. Boisgontier, 107. — *Le Farouche Ennemi*, opérette en un acte, par M^{me} A. Boisgontier, 140. — *Première ride et première dent*, par E. Marcel, 171. — *TYPES FÉMININS, la Sœur*, par M^{me} Bourdon, 203. — *Le*

Mémier de Karnae, par L. de Lyvron, 236. — *Le Boulet du Tonnerre*, par G. de Lalandelle, 268, 298 et 329. — *Le Château de Joyeuse-Garde*, par M^{me} Félicie d'Ayzac, 302. — *La Laké*, 365.

POÉSIES.

Le Pêcheur et la Sirène, par P. Kleim, page 53. — *Les Violettes*, par P. Kleim, 110. — *Le Papillon*, par M^{me} Marie Jenna, page 149. — *Noël*, par Wilhem, 245. — *Le Jardin du riche*, par Marie-Jenna, 370.

REVUES MUSICALES, par M^{me} LASSAVEUR.

Pages, 20, 54, 85, 117, 159, 180, 211, 246, 278, 312, 341, et

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Lettres d'une sœur absente. — Bœuf roulé — côtelette en chevreuil — poulet au jus. — Manière de conserver le gibier. — Compote de poires. — Côtelettes de veau. — Eau de riz et de gomme. — Poularde truffée avec une seule truffe, page 37. — Côtelettes de mouton au riz. — Manière de conserver le poisson. — Autre manière de conserver le poisson. — Sirop d'écorce d'orange. — Croquettes de poisson et de pommes de terre. — Pâté de foie de veau. — Menus de dîners en été et en automne. — Matelotte de harengs. — Véritable zambaglione Napolitaine, 339.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 23, 57, 87, 119, 152, 184, 214, 249, 280, 314, 344, et 371.

ÉPHÉMÉRIDES.

1^{er} juin 1826, mort du Pasteur Oherlin, page 92. — 10 août 1561, Arrivée de Marie Stuart en Écosse, p. 255. — 25 décembre 257, Martyre de sainte Eugénie.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 31, 32, 63, 96, 127, 128, 192, 223, 224, 256, 288, 309, 352, et 380.

RÉBUS.

Dessinés par L. Levert; gravés par Ch. Gilbert.

En limant, on fait d'une barre de fer une aiguille, 32. — Erreur n'est pas compte, 64. — Les bons comptes font les bons amis, 96. — A jeune cheval vieux cava-

lier, 128. — Mieux vaut la vertu que la force, 160. — Abondance de biens ne nuit pas, 192. — Qui paie mal paie deux fois, 224. — Les conseillers ne sont pas les payeurs, 256. — Prudence vaut mieux que repentir, 288. — Mal passé n'est que songe, 330. — Le travail du matin vaut de l'or, 352. — Il n'est pas tous les jours fête, 384.

GRAVURES D'ART.

La Sainte-Cécile, d'après le Dominiquin, dessin de Nargeot fils, gravure de Nargeot père. Portrait de *l'In-fante Marguerite*, d'après Velasquez, dessin de Nargeot fils, gravure de Nargeot père.

18 GRAVURES DE MODES.

Voir à l'article *Correspondance et Explication des Travaux*.

IMITATIONS D'AQUARELLES; TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS, TRAVAUX EN COULEUR, SURPRISES, etc.

JANVIER. UN CALENDRIER, avec un sujet en imitation d'aquarelle. — TAPISSERIE COLORIÉE : Chauffeuse.

FÉVRIER. PORTE-CIGARE EN CUIR. — TAPISSERIE COLORIÉE : Dossier de la chauffeuse. — PLANCHE BLEUE : Dessin pour stores. — PLANCHE DE TAPISSERIE PAR SIGNES. N° 1, chaise; N° 2, bande pour coffre à bois; N° 3, bande cachemire.

MARS. TAPISSERIE COLORIÉE : Sac de voyage. — IMPRESSIONS SUR ÉTOFFE : Parure en Nansouk.

AVRIL. MODÈLE DE CORBILLÈRE, avec appliques dorées sur fond bleu. — Têtes en décalcomanie.

MAI. TAPISSERIE COLORIÉE : Chaise, genre Louis XIII; — PLANCHE BLEUE : Fond crochet en fil broché. — TAPISSERIE PAR SIGNES : Fond pour pantoufle, pochette à ouvrage, etc., etc. Bandes pour encadrement de rideaux, portières, etc., etc.

JUIN. QUART D'UN COUSSIN : Dessin en appliques de velours et lacets sur reps en cachemire. — TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement. — Pelote en satin blanc, appliques en cachemire.

JUILLET. 1^{er} QUART D'UN ABAT-JOUR. — PLANCHE BLEUE : Lambrequin, entredeux et bordure — *au verso* : Carré en fil broché. — Dessin d'album sur peau d'Allemagne, appliques en velours. — *Au verso* : Un alphabet.

AOUT. DEUXIÈME QUART DE L'ABAT-JOUR. — CARTE COLORIÉE DE L'EUROPE CENTRALE. — PLANCHE BLEUE : Crochet et fil broché. — TAPISSERIE PAR SIGNES.

SEPTEMBRE. TROISIÈME QUART DE L'ABAT-JOUR. — TAPISSERIE COLORIÉE. — Coin pour coussin. — Dessin de lampe sur canevas de Chine.

OCTOBRE. QUATRIÈME QUART DE L'ABAT-JOUR. — TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement. — IMITATION D'AQUARELLES : Un bouquet. — PLANCHE BLEUE : tapisserie par signes.

NOVEMBRE. PREMIÈRE PARTIE D'UN PORTE-MONTRE EN CARTONNAGE. — TAPISSERIE COLORIÉE : Chaise Louis XVI.

DÉCEMBRE. DEUXIÈME PARTIE DU PORTE-MONTRE EN CARTONNAGE. — PANTOUFLE EN CUIR D'ALLEMAGNE. — PLANCHE BLEUE : Tapisserie par signes.

BRODERIES ET PATRONS.

Douze grandes planches, dont sept doubles, toutes imprimées recto et verso.

Deux planches quadruples, donnant :

1^{re} Les patrons, grandeur naturelle, de deux mantelets, l'un d'hiver, l'autre d'été.

2^{re} Les patrons, réduits au dixième, de huit autres manteaux et mantelets, tant d'hiver que d'été — soit quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

MUSIQUE.

JANVIER. *Le Rêve*, chanson; paroles de M^{me} A. Boigontier, musique de P. Henrion. — Valse par A. Henri.

MARS. *La Chèvre de Jeanne*, romance; paroles de M^{me} A. Boigontier, musique de A. Grisart. — *Air varié* par Haendel.

MAI. *Le Farouche Bannemi*, opérette; paroles de M^{me} A. Boigontier, musique de Jules Pillevestre.

JUILLET. *Souvenirs du Nord*, fantaisie valse, par M^{lle} Lefèvre. — *Fleurs du Printemps*, valse par A. Patti.

SEPTEMBRE. *Fugue à trois parties* de J. Bach. — *Fleur-rette*, ronde; paroles de M^{me} A. Boigontier, musique de Rocheblave. — *Amélie*, polka-mazurka de A. Systemans.

NOVEMBRE. Thème et variation de la sonate 5 de Mozart. — *Bonoeur*, redowa de A. Rocheblave.